

ET LES JUIFS VONT ENCORE PLEURER ...



GEORG SCHROEDER

Et les juifs vont
pleurer

Et les juifs vont pleurer

Par

Georg Schroeder

Et les juifs vont pleurer © 2018 par Valérie Devon

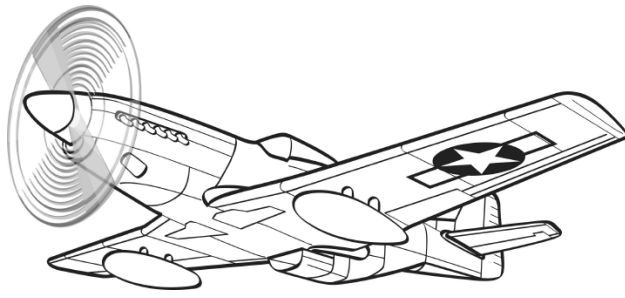
Imprimé et Publié par Valérie Devon

ISBN 978-0-244-98198-3

Tous les droits sont réservés.

Ce livre ou une partie de celui-ci ne peut être reproduit
ou utilisé de quelque manière que ce soit sans l'autorisation écrite expresse
de l'éditeur, à l'exception de l'utilisation de courtes citations dans une
revue de livres ou un journal scientifique.

Contact information : didi3486@gmail.com



Chapitre 1 – Le vol

Roger Watford était vivant et heureux. Il se réjouissait d'être aux commandes d'un Mustang P-51 flambant neuf au lieu de son avion habituel. Sur le chemin du retour, il se sentait rassuré, ayant échappé aux canons antiaériens de la DCA allemande grâce à l'agilité de son engin. Le principal défaut de son nouveau jouet était sa faiblesse au-dessus de 40 000 pieds, mais ce n'était pas grand-chose au vu de ses autres qualités. Il était sorti tout de même de sa mission sans une égratignure.

Roger avait froid en altitude malgré son blouson et il lui tardait de rentrer à la base de Bari en Italie pour boire un bon café chaud. Luttant contre l'engourdissement pendant la petite heure qui suivit le trajet retour depuis la Pologne, il fut content d'apercevoir enfin les lumières de la piste d'atterrissage. Il se posa rapidement.

Au bout du hangar, le nègre Jim l'attendait pour prendre soin de l'avion. C'était un type gros et gras aux lèvres épaisses, souriant en permanence, qui lui faisait penser à Louis Armstrong. Le mécanicien jovial vint à sa

rencontre et l'aïda à descendre, une fois celui-ci extirpé du cockpit. Après un salut vaguement esquissé, Roger courut littéralement vers la cantine. Il s'occuperait de son rapport plus tard, le réconfort primait.

Jim dévissa lentement le dispositif dans le fuselage où étaient fixées deux caméras K-24. Il les sortit soigneusement comme on lui avait appris et les posa sur le chariot.

Il s'appliquait à suivre les nouvelles consignes à la lettre puis il poussa l'ensemble jusque chez le photographe.

- M'sieur Stockton, voici les photog'aphies!
- Mets-les sur la table.
- D'accô'd. Au revoir.

L'opérateur vint bien chercher les boîtiers quelques minutes plus tard comme il en avait l'habitude afin de les développer dans sa chambre noire. L'usage était d'en effectuer plusieurs tirages papier pour les envoyer au service d'analyse photographique. Elles y seraient stockées et resteraient protégées par un classement secret Défense. Mais ce soir-là, les négatifs ne furent jamais transmis à ses supérieurs hiérarchiques. Samuel Stockton passa sans encombre le poste de garde avec une boîte en carton contenant les bobines et quelques tirages pour son usage personnel.

L'explication en était simple : Stockton était un sioniste

convaincu. Il était membre clandestin de l'Irgoun, une organisation armée secrète, et agissait sur ordres. Samuel avait eu du mal à être incorporé au milieu des goyim. Côtayer les Britanniques, ses pires ennemis, lui donnait la nausée. En tant que juif, il avait été enrôlé très jeune et avait gravi peu à peu tous les échelons dans cette violente armée secrète.

Plus tard, il avait été promu chef de section après le décès de Vladimir Jabotinsky en août 1940, mort d'une simple crise cardiaque lors d'une visite dans un camp de jeunes d'été du Betar, aux États-Unis dans des circonstances douteuses. On ne parlait pas encore de pédophilie. Dans le chaos qui avait suivi sa disparition, il avait poursuivi ses activités de plus belle, comme le fanatique qu'il était. Il faisait partie de la « Muraille d'acier » qui avait pour mission de défendre les juifs ce qui signifiait pour eux attaquer...

Son objectif, si l'on peut dire ainsi pour un photographe, était d'être enrôlé dans l'armée britannique pour espionner celle-ci. En relation directe avec le comité de propagande, il préparait soigneusement l'après-guerre et se devait de rendre compte des trouvailles des « alliés ».

Ce soir-là, le contenu des clichés ne devait pas être révélé. Dès qu'il avait pris connaissance des photographies, il avait remplacé par sécurité les pellicules neuves par des bobines identiques, mais surexposées et plus anciennes. Il ne risquait rien, il tenait lui-même le registre de numérotation

de celles-ci. C'est donc ainsi que régulièrement Stockton communiquait les épreuves à sa section.

Dans les années qui suivirent, il dut renouveler l'opération à plusieurs reprises. Parfois, il se bornait à truquer les clichés, mais les ordres avaient changé. Les directives étaient de détruire en totalité les négatifs. Aucune trace ne devait rester.

Mais de temps en temps, Stockton avait du mal à se séparer des bobines volées.

Était-ce le photographe qui parlait en lui ? Pas du tout. En ces temps troublés, il avait compris qu'il se devait de conserver une preuve, bien que ce fut celle de sa propre trahison. De plus, il pourrait tout aussi bien les monnayer par la suite lorsque la guerre serait finie.

C'est d'ailleurs ce qui arriva en mai 1945. Samuel fut démilitarisé. Il continua d'exercer son métier de photographe, mais à son compte. Bien que sollicité à maintes reprises pour immigrer en Palestine et faire son aliyah, il refusa et s'installa aux États-Unis en Californie. Cela lui permettait de fuir les Anglais et aussi de mettre un peu de distance avec le passé. Il rejetait en bloc l'orientation « gauchisante » de la Haganah¹ et voulut se retirer du militantisme actif. On lui accorda un délai de réflexion qui se prolongea très longtemps. Il était encore respecté de par son importance dans la hiérarchie et puis

1 Haganah : Organisation paramilitaire sioniste

il avait les bobines.

En raison de ses anciens contacts dans l'armée et avec la communauté juive, il monta un juteux négoce d'import-export de stocks photographiques militaires. En parallèle, il acquit un magasin bien situé près d'une base à Los Angeles. Petit à petit, le commerce refleurissait. Les familles avaient retrouvé leur fils et les appareils de prise de vue personnels se vendaient de plus en plus ainsi que les portraits. Stockton se maria plus tard avec la juive Deborah et naquirent donc successivement Jonathan puis Sarah. Une grande maison fut construite pour l'ouverture du deuxième et du troisième magasin. Les affaires florissaient et il put envoyer ses enfants dans une bonne université après l'inauguration de la 5^e boutique.

Ce n'est que très tard, en 2000, à l'âge de 80 ans qu'il prit sa retraite après avoir cédé sa chaîne d'une dizaine de commerces à un goy au grand désespoir de son entourage. Mais en 2006, le développement photographique devint obsolète et le chiffre d'affaires dégringola. Samuel avait vendu à temps, car Kodak fermait de nombreux laboratoires et avait arrêté de produire les appareils traditionnels au format 35 mm.

Le propriétaire des commerces dut se résigner à déposer le bilan et liquider l'ensemble des magasins à perte.

Il avait progressé et depuis longtemps était la tête de sa loge,

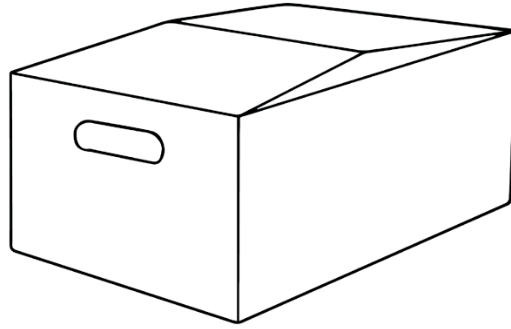
le B'nai B'rith², mais l'âge venant, il officiait désormais en tant que parrain, une sorte de tuteur. Il avait gardé pour lui l'affaire du vol des bobines qui dormaient toujours au fond du grenier.

Il connaissait bien la portée de ses actes et au fil des années, un sentiment diffus de culpabilité avait commencé à le gagner peu à peu tout en réussissant à le maîtriser avec succès sous une tonne de bonnes raisons.

Un jour de mai il s'éteignit tranquillement dans son lit la nuit sans que personne ne s'en aperçoive, pas même sa femme.

Ce n'est qu'après sa mort que la maison familiale fut vendue et que celle-ci fut débarrassée de tous ses meubles et bibelots encombrants que cette histoire commença.

² Le B'nai B'rith est une organisation juive internationale maçonnique



Chapitre 2 – La boîte

Michael Wilson, 25 ans, dansait depuis longtemps déjà. Le rythme lancinant de cette musique finissait par le lasser. Le jeune homme était blond, les traits fins, toujours élégant, et plaisait au sexe opposé. Mais il ne vit aucune nouvelle fille dans cette boîte de Los Angeles. C'était anormal pour un samedi soir. Michael était peut-être trop habitué des lieux ou trop difficile. Il n'hésita plus et se dirigea vers le vestiaire. Il allait rentrer, plus par lassitude que par sommeil.

Il rangea son pick-up devant la maison familiale. Elle était en bois, blanche et de type ranch, c'est-à-dire de plain-pied avec un garage en frontal. C'était un bel été, l'allée était éclairée et le lotissement assez cossu et tranquille, à la Wisteria Lane³. Michael finit sa cigarette sur le perron et entra dans le salon.

³ Nom d'une rue fictive où se déroulait le tournage de la série *Desperate Housewives*

La grande télévision était encore allumée et son père Thomas dormait sur le canapé, assoupi devant le générique de l'émission «Pawn Stars» («les rois des enchères»). Michael sourit. Il s'entendait bien avec lui depuis que sa mère les avait laissés tous les deux il y a 3 ans, décédant d'un cancer foudroyant. Il était attentionné sans être intrusif et conciliant sans être mou. Il y avait un respect mutuel et une certaine affection même si dans leur famille, cela ne se montrait pas du tout.

Michael avait remarqué le bourbon de Wild Turkey⁴ posé sur la table de salon. Son père buvait parfois un petit verre noyé dans du coca, sans aller jusqu'à l'ivresse et il était toujours fidèle à la même marque. Loyal comme dans la vie, en fait. Il devait fêter quelque chose, mais quoi? Le jeune homme s'assit donc sur un siège proche et se mit machinalement à regarder l'émission, n'ayant pas sommeil. Il chercha la télécommande pour zapper lorsqu'il vit son papa sur la télévision. Intrigué, il augmenta le volume.

L'écran montrait son père négociant avec le propriétaire de la boutique «Gold & Silver Pawn Shop» et acheter un lot comportant plusieurs cartons de bobines de film. Thomas emporta finalement les boîtes dans son pick-up après avoir réglé la somme. Michael souriait à nouveau. Il connaissait les lubies de son père qui devait attendre de se voir sur le petit écran.

4 Wild Turkey : Marque américaine de whisky Bourbon.

Il le coucha soigneusement sur le canapé, sans le réveiller, remontant un plaid pour éviter qu'il ait froid et éteignit la télévision puis la lumière pour finir tard dans sa chambre s'adonner à un jeu vidéo en ligne.

Le lendemain matin, Michael interrogea son père au petit déjeuner. Le visage de celui-ci s'éclaira puis s'attrista :

- J'ai raté l'émission. Ah zut ! Ils diffusaient mon achat de la semaine dernière. Tant pis ! De toute façon, je vais recevoir mes colis aujourd'hui.
- C'est quoi cette fois-ci ? fit machinalement Michael.
- Des photos aériennes de la Seconde Guerre mondiale.
- Ah, tu n'en avais pas déjà ?
- Si, j'avoue ! Mais bon, le musée doit se développer et je cherche toujours la pièce rare.
- Tu as raison, amuse-toi. Moi je vais bosser.

Thomas sourit à cette remarque et une fois son petit déjeuner pris et douché, se mis au travail dans son bureau. La sauvegarde de son PC devait être faite et puis il fallait ranger la maison, la femme de ménage ne venant que demain.

Ce ne fut que vers 9 heures ce samedi que le livreur sonna et apporta les fameux colis tant attendus. Un pourboire et une signature plus tard, il commença à explorer le contenu de ses emplettes. Il disposait comme tout bon photographe d'un laboratoire et le sien était particulièrement spacieux

et il put y transporter les différents cartons et les arranger avec soin. Il les ouvrit, puis examina tout en détail. Certaines bobines de film étaient trop endommagées. Il réussit tout de même à en isoler 10 en parfait état. Il prenait son temps, il y avait quelque chose de merveilleux qui faisait battre son cœur un peu plus rapidement. La magie et la surprise du processus de développement photographique qui laissait apparaître une image peu à peu opéraient toujours. Thomas affectionnait le noir et blanc et ce travail remplait presque toute sa matinée. Le séchage devait prendre quelques heures avant de pouvoir passer à l'étape du tirage papier.

Soigneux, il en profita pour ranger son bureau, assez vaste et bien meublé. Thomas Wilson avait les moyens, il occupait le poste de directeur d'un musée sur de la Seconde Guerre mondiale qui fonctionnait assez bien et son métier était sa passion.

Son fils entra et l'embrassa puis ils prirent le déjeuner ensemble, ce qui était assez rare en raison de leurs horaires respectifs.

Le père passait son temps au travail ou sur les routes et le jeune homme à l'université ou chez des amis et cela laissait peu de place pour la discussion. Michael le quitta, car il devait partir faire du sport et Thomas put reprendre ses occupations.

Il pénétra dans le laboratoire, un peu inquiet quant à la

qualité du développement. Après examen minutieux, le résultat était parfait. Heureusement pour lui, car il n'avait jamais utilisé ce genre de format auparavant. Il distinguait nettement les paysages vus d'avion et appréciait ces instantanés qui ramenaient pour un bref moment le passé au présent.

Une fois allumée la lumière rouge, commença l'épreuve tant attendue du tirage papier. Bien sûr, il aurait pu numériser les négatifs à son travail, mais le plaisir n'aurait pas été au rendez-vous. Sélectionnant la plus belle bobine, il y distingua avec une loupe le survol d'une ville avec des bâtiments d'usine parfaitement reconnaissables et plus loin des paysages bien marqués.

Thomas choisit un papier standard, se réservant ensuite la possibilité de faire un meilleur tirage. C'était son mode opératoire. Il disposa le négatif de façon à ce que les chiffres de bordure soient projetés de façon lisible. Puis il passa successivement de bain en bain jusqu'au rinçage et laissa reposer les épreuves.

Il se figea quelques minutes, stupéfait, car devant lui, quelques-uns des grands tirages ne montraient pas une ville, mais ce que Thomas prenait à tort pour un camp militaire. Restait pour lui à l'identifier, mais le papier devait sécher, et la visibilité n'était pas très bonne dans l'obscurité.

Méticuleux et prévoyant, il voulut numériser les négatifs.

Il disposait d'un matériel semi-professionnel à son domicile, mais malheureusement pas adapté au grand format des caméras Kodak de prises de vue aérienne. Bien qu'il soit en congé ce jour-là, il devait passer à son bureau qui disposait d'un scanneur adéquat.



Chapitre 3 – Le forum

Une fois les clefs du véhicule en sa possession, il grimpa dans la berline et se dirigea vers son lieu de travail. Il était près de 14 heures, la chaleur était accablante et le musée était plein de touristes en short venus chercher la fraîcheur de la climatisation. Le gardien mexicain le salua cordialement dès son arrivée et il fit de même avant de pénétrer dans le bâtiment.

Il s'entretint quelques instants avec la réceptionniste, déposa le carton pour faire un tour dans le musée. Il entra dans la pièce principale puis se faufila au travers du dédale des différentes sections à la recherche du meilleur emplacement pour les agrandissements qu'il ferait. La salle des costumes était splendide, mais manquait de place. Elle hébergeait une quantité incroyable de vêtements originaux provenant d'officiers SS et quelques-uns de la Wehrmacht⁵.

Ce qui lui avait donné l'idée de fonder ce musée était dans la salle suivante, aux dimensions modestes : le local des poignards et des épées. Thomas se souvenait de son enfance. Dans les années 1970, parcourant l'Espagne avec ses parents, il était tombé en admiration devant des répliques de dagues SS avant de se faire emmener et rabrouer par son père, un peu gêné.

C'était clair pour lui. L'emplacement était tout trouvé. La pièce suivante serait parfaite : la salle aux drapeaux avec ceux des alliés anglais, des français et aussi allemands, mais sans les modèles russes. Le public américain n'aurait pas compris.

Le poster serait accroché au mur du côté « est », le plus sombre, pour éviter les reflets.

La boîte des bobines sous le bras, il entra dans la salle d'archives pour allumer le scanner grand format. Il disposa délicatement le rouleau et actionna le mécanisme anti-poussière pour visionner directement le résultat sur l'écran. La qualité lui convenait et il lança le processus qui dura une bonne heure pour l'ensemble des bobines. Entre temps, il prit le soin d'inscrire les nouvelles acquisitions sur le cahier des entrées. Le musée était modeste, un système simple suffisait.

Cette fois-ci, il disposait enfin de clichés en haute résolution qu'il s'empressa de transférer sur une clef USB de grande taille qu'il glissa dans sa poche. Il laissa aussi

une copie des données sur le serveur de fichiers. Ainsi la sauvegarde automatique serait faite chaque soir.

Thomas Wilson examina rapidement les tirages les plus nets et finit par s'apercevoir que le paysage photographié représentait probablement un camp de prisonniers et non pas un campement militaire ni une usine. Il pouvait distinguer les miradors. Mais il lui restait encore à identifier l'endroit exact.

Il savait ce qu'il allait faire en se connectant sur l'ordinateur du musée. Un moteur de recherche allait l'aider, mais en parallèle, il posta ses images sur un forum d'amateurs spécialisés dans la Seconde Guerre mondiale. Le résultat ne se fit pas attendre. Le camp en question était celui d'Auschwitz en Pologne.

Les clichés de cette époque étaient rares et seul l'un d'entre eux avait eu une certaine visibilité médiatique dans la presse française. Il fut publié dans le journal France Soir le 21 janvier 2004 comme « preuve de l'holocauste », car une fumée blanche était apparente et interprétée comme provenant d'une fosse de crémation. Il avait été fourni par la Royal Air Force, ayant été pris le 23 août 1944, à 11 heures du matin précises. Il faisait partie d'une série d'images effectuées par une autre unité basée à Bari en Italie.

Cette photo était pourtant connue depuis toujours et avait déjà été publiée en 1979 par la CIA. L'une d'entre

elles, très répandue, avait été prise le 25 août 1944, soit deux jours seulement après celle diffusée par France Soir et cette fois-ci par les Américains. Par conséquent, et contrairement à ce que laissait entendre le quotidien français, il n'y avait là rien de nouveau.

Pour les juifs, c'était la preuve de l'incinération en masse des corps. Ils en publiaient même une version sur le site web du Yad Vashem⁶. Mais d'autres photos existaient aussi et montraient un simple camp, la plupart du temps vide. Quoi de plus naturel ? En journée, les prisonniers étaient employés à travailler par exemple dans le complexe IG-Farben proche, situé à Monowitz, qui produisait notamment de l'essence et du caoutchouc synthétique.

Thomas Wilson n'était ni politisé, ni raciste, ayant même voté pour le noir Obama.

Il n'était pas antisémite pour un sou, si l'on peut dire. Tout au plus, il constatait parfois (non, souvent) l'âpreté au gain du peuple des élus. Le révisionnisme était aussi loin de lui que le national-socialisme. En revanche, il était chrétien, patriote et anticomuniste et il compatissait avec les juifs, croyant en l'holocauste comme on croit en Dieu, sans en avoir de preuve.

Sur les clichés qu'il avait développés, on n'apercevait aucune fumée blanche au-dessus des camps, et encore plus émouvants, on distinguait des centaines ou des

⁶ Mémorial israélien « shoatique » situé à Jérusalem

milliers de petits points noirs. Ce n'était pas un défaut du tirage comme il l'avait pensé au début, mais des personnes vivantes.

Pour lui et la plupart des membres du forum, il s'agissait de prisonniers juifs, ce qui paraissait logique. Les discussions allaient bon train et Thomas Wilson se remémorait alors ses études de latin. Il était un fervent partisan du latin et avait forcé son fils à en faire.

Un forum était dans l'Antiquité la place publique où les citoyens romains se réunissent pour traiter d'affaires commerciales, politiques, économiques, judiciaires ou religieuses. Le net n'avait rien amené de plus à l'anonymat. On ne savait qui se cachait derrière les pseudonymes. Ce soir-là, les plus actifs étaient : «superBob», «David», «Wohl», «VR» ou «FreePalestine». Thomas, quant à lui, avançait à visage découvert en tant que «WarMuseum» pour promouvoir son musée.

Au début, les échanges restèrent tout de même courtois. Les photos eurent beaucoup de succès et se répandirent peu à peu sur les réseaux sociaux. En effet, on disposait pour la première fois publiquement de documents de qualité.

Thomas Wilson était un professionnel, et avant d'exposer les clichés dans son musée, se devait de les faire expertiser sur plusieurs points et par un laboratoire sérieux comme il l'avait déjà fait quelques fois dans le passé. Bien que

cela fut assez difficile pour lui, voire même douloureux de se séparer de ses clichés après les avoir développés, cela devait être fait.

Avec précaution, les bobines furent emballées puis glissées dans le carton d'origine entouré d'une enveloppe rembourrée spécifique au transporteur avec lequel il travaillait. Il conserva le ticket-reçu et rentra chez lui, repassant vers 11 h 30 devant le mexicain, toujours de garde.



Chapitre 4 – Le cliché

Vincent se savait suivi. Il ne fallait pas être bien perspicace pour le deviner. Il avait aperçu à plusieurs reprises un homme rougeaud dans le bus sur son trajet allant du domicile à son lieu de travail. C'était un Anglais typique aux cheveux roux. Maladroitement, il tentait de se cacher, un peu comme dans un sketch des Monty Python ou une comédie anglaise, et portait souvent le même imperméable gris. Non qu'un tel vêtement fut le signe caractéristique d'un policier ou d'un espion, mais « quand même ». Autre cliché, il pleuvait encore sur Londres, mais il était habitué. Vincent prenait le bus puis le métro comme à l'accoutumée, mais sans se donner la peine de le semer. L'homme pouvait avoir un complice et puis il n'avait rien à cacher.

Pour ceux qui ne le connaîtraient pas, Vincent était un petit et aimable individu qui était pourtant considéré comme un dangereux révisionniste, car il réfutait

l'existence de l'holocauste. Il subsistait avec l'aide de généreux donateurs sur Internet et aussi grâce à un travail comme professeur de français dans une école de banlieue en attendant son extradition prochaine du Royaume-Uni qui ne saurait tarder. Pour cette raison, il devait mettre les bouchées doubles et diffuser un maximum d'information sur le net avant son internement.

Ce samedi soir là, Vincent Reynouard s'était couché à une heure avancée. Le lendemain après la douche matinale, il s'était attelé à sa tâche avec une tasse de thé et quelques gâteaux. Cette boisson était la seule concession faite aux « alliés » comme il s'amusait à le dire. Après tout, Hitler en prenait aussi.

Il devait donc faire vite avant son départ et son internement plus que probables. Il était sûr que cela n'allait pas tarder. Alors que le Royaume-Uni accueillait une horde d'immigrants et d'islamistes, il ne pouvait même pas laisser tranquille un national-socialiste sans problème. Mais il en avait l'habitude et, en guise de réconfort, il se connecta sur son ordinateur portable pour continuer à préparer sa prochaine vidéo YouTube.

Il étudiait soigneusement ses sources comme à l'accoutumée et se documentait ce jour-là sur un forum américain ou l'avait emmené un moteur de recherche. Il tomba rapidement sur la série de photographies aériennes et les visionna tous, mais quelque chose le perturbait. Quelque chose clochait. Sur l'une d'elles, l'usine proche et

parfaitement visible ne laissait s'échapper aucun panache. C'était cela !

Il avait déjà vu la vapeur blanche sur un célèbre cliché souvent exhibé comme preuve de l'holocauste. Le document exposé sur le forum ne montrait aucune fumée. Et en y regardant de plus près, les photos étaient identiques. Pour en avoir le cœur net, il prit avec son téléphone l'image d'un ouvrage de sa bibliothèque et superposa les deux. Cela correspondait parfaitement ! C'était la preuve d'un trucage évident. Le cliché publié dans la presse était un faux. Vincent, sous le pseudo de VR, demanda à WarMuseum de lui faire parvenir la série totale et ce fut le choc.

Il se figea, saisi, et tomba à genoux. Il se mit à remercier Dieu, presque en pleurs. Après tant d'années de lutte, la foi avait tout de même plusieurs fois failli l'abandonner aussi bien sur le plan religieux que personnel. Il était seul, sa femme l'avait quitté après des années de soutien. Mais il n'avait pas cessé le combat et la récompense était là sur l'écran.

Non seulement la photo précédente avait été truquée, et les deux étaient identiques au point près, mais encore plus intéressante était la nouvelle série de clichés. Elle montrait clairement des milliers de prisonniers dans le camp.

Et s'ils étaient présents, c'est donc qu'ils n'avaient pas été

tués comme le prétendaient les juifs. L'holocauste n'avait pas eu lieu ! Le plus grand mensonge de l'humanité allait s'écrouler comme un vieil immeuble branlant ! Qui plus est, les toits des baraquements n'étaient pas enneigés ce qui démontre effectivement que les camps n'étaient pas vides d'occupants.

Pour prouver tout ceci, il lui fallait retrouver dans ses documents la copie du registre allemand qui indiquait le total exact des prisonniers. En comparant les chiffres avec le nombre de la photo, on aurait une confirmation précise et irréfutable.

Le mot d'ordre des juifs est que les morts n'étaient pas inscrits sur les registres ce qui était faux au vu de caractère pointilleux de l'administration allemande. D'autre part, les SS sont accusés d'avoir détruit, en 1944 et 1945, une grande partie de leurs archives afin d'effacer la trace de leurs « crimes ». Le comptage seul ne suffirait peut-être pas, mais avec la photo truquée pourquoi pas ?

A contrario des soi-disant témoins de l'holocauste, les révisionnistes sont des gens méticuleux. Il lui faudrait connaître avec précision quand la prise de vue avait été faite. Il n'avait pas toutes les cartes en main et demanda à WarMuseum en message privé de lui envoyer si possible une image en haute résolution et la date de la photographie.

Thomas s'exécuta pour la première partie, mais ne pouvait

accéder à la seconde requête, car rien n'était écrit sur la série développée.

Ce simple fait était plus étrange. Vincent avait visionné des dizaines de clichés et tous étaient repérés et datés. Soit cette série était fausse soit le négatif avait été dissimulé et retiré du classement traditionnel en usage dans l'armée.

Pour le directeur du musée, il faudrait faire appel à un laboratoire d'expertises pour les certifier.

Mais on pouvait néanmoins dater la bobine par une autre méthode, les numéros se répétant sur le bord des négatifs. Pour le reste, cela devait correspondre à l'année 1944 soit la même année probablement que le cliché truqué.

Vincent avait de l'occupation pour toute la soirée et une partie de la nuit. Par chance, il ne travaillait pas le lendemain. Il attendit fébrilement le mail de WarMuseum qui lui communiqua un lien pour télécharger la photographie en résolution maximum sur son compte Google Drive. Après ce petit moment d'allégresse passagère, il prit le temps de se concentrer et réfléchir sur la méthode à suivre.

L'ancien professeur se devait de garder la tête froide et de raisonner. Pendant la récupération du fichier, il se prépara un bon dîner. Une fois le repas expédié, il retourna à son ordinateur pour examiner ce qu'il avait reçu. Il le copia en un deuxième exemplaire, puis l'ouvrit dans un logiciel et compta les points un à un.

Même en s'accordant quelques pauses, le travail était fastidieux et long. Après deux bonnes heures, il avait établi le nombre exact avec certitude marquant d'un point rouge tout humain présent à l'écran.

Bien sûr, il aurait pu utiliser un programme pour le faire, mais il tenait à recouper ses informations. Son esprit était clair et les différents résultats de ses comptages ne variaient que peu.

Il y avait 25 362 prisonniers ce jour-là même si de haut on ne pouvait pas distinguer les gardiens des détenus. La garnison pouvait être présente parmi eux. Ce chiffre fut validé par les membres du forum qui utilisaient des logiciels spécifiques. Mais aucun d'entre eux n'arrivait à la bonne conclusion : l'holocauste ne pouvait pas avoir eu lieu. Le registre du camp était confirmé, car il portait le même chiffre.



Chapitre 5 – La grève

Zahid attendait son contact sur la grève. Le sable était resté chaud en fin de journée. Sa serviette étalée pour s'asseoir, il tâchait de se détendre comme si c'était un samedi comme les autres. Imberbe, il avait la trentaine, les cheveux bruns et était assez discret. On pourrait même dire peureux. À l'instant présent, il était encore plus nerveux comme à chaque rendez-vous clandestin avec Mahmoud. Le risque n'était pas très grand, mais c'était plutôt lié à ce que faisait Mahmoud, membre du Hamas. À chaque rencontre, il se mettait en danger.

La plage de Gaza était déserte, mais au loin il aperçut enfin Mahmoud qui s'empresse de lui serrer les mains et de l'étreindre affectueusement.

- Alors, mon frère, tu vas bien ?
- Oui. Qu'est-ce que tu viens faire ?
- C'est ici que 4 enfants ont été massacrés par un missile israélien. Tu le sais ?
- Bien sûr.

- Et tout ce qui ne nous tue pas nous rend plus forts. Mais bref, mon groupe et moi, nous planifions des actions de soulèvement dans les colonies. Le but est de déclencher une grève et de bloquer la production le plus possible. Avec les juifs, si tu touches le portemonnaie, tu atteins le cœur.

Les deux hommes se mirent à rire.

- Mais pour le financement? Comment vont faire ces pauvres gens pour vivre pendant un mois voire deux?
- Cela fait maintenant longtemps que je prépare les fonds. Je suis le coordinateur. Il y a notre argent et celui de généreux donateurs, mais je ne peux pas te révéler les noms. Les juifs ont Soros⁷, mais nous, les arabes, on a aussi des mécènes.
- Et tu ne crains pas la violence?
- Pas de notre côté, on va la jouer pacifiste.
- Je ne suis pas convaincu. Tu sais, les juifs implantent leurs colonies pour compenser notre natalité et en conséquence ce sont souvent des juifs purs et durs qui s'installent. Ce risque d'être chaud.
- Il faudra du courage, mais ça peut faire le « buzz ». On va diffuser tout en direct sur Internet. Ce sera la première fois. Et on fera aussi un reportage avec nos propres moyens, mais on prévoindra aussi les

⁷ György Schwartz : milliardaire juif, fauteur de troubles : banque d'Angleterre, Femen.

journalistes pour qu'ils soient là le moment venu.
Enfin, je te demande juste un service.

Zahid s'attendait au pire.

- Fournis-nous le matériel nécessaire pour communiquer entre nous et être visible en permanence en vidéo.

Zahid , réellement soulagé, lâcha sans conviction.

- Mais ça coûte un max ! je n'ai pas les moyens.

Mahmoud sortit une enveloppe de son sac.

- Je n'ai pas le temps de marchander. Tu as ce tout qu'il faut là-dedans pour tout payer.

Zahid ouvrit le pli, c'était des dollars américains, mais Mahmoud l'empêcha de compter. Il connaissait bien son côté radin.

- Il y a suffisamment et même beaucoup trop. Alors, ne me déçois pas. Tu peux garder le reste.
- Bon d'accord. Je t'envoie un message quand j'ai tout.
- Bien. Dix téléphones avec SMS, voix et vidéos cryptées. Et deux ordinateurs, un portable et un autre pour faire serveur quelque part ou tout stocker. Le tout non identifiable.
- Pas de problème. C'est tout ?
- Oui, pas besoin de te mouiller, rassure-toi. Bon, je dois y aller, j'ai des rendez-vous.

- Avec des gazelles? De Gaza?

Mahmoud rigola franchement cette fois-ci.

- Ne fais pas le malin, tu sais que je préfère les hommes.

Mahmoud se remit à rire en voyant le visage choqué de Zahid.

- Je plaisante. T'es fou !

Les deux Arabes s'étreignirent puis s'éloignèrent après avoir pris rendez-vous pour la semaine prochaine. Mahmoud avait pourtant été sérieux sur sa dernière phrase, il était homosexuel.

Zahid rentra chez lui à pied par le bus, un peu craintif avec autant d'argent sur lui. Il grimpa les escaliers vers son petit appartement puis alluma son vieil ordinateur sous XP qu'il n'avait pas les moyens de changer. Le démarrage fut long, car il se protégeait en brouillant les pistes et il put enfin se connecter sur YouTube pour y regarder les dernières vidéos antisionistes et révisionnistes. Avec l'argent de Mahmoud, le vieux PC laissera bientôt la place à un ordinateur portable plus récent et beaucoup plus puissant.

Le lendemain dimanche, il commencerait à tout préparer. Il avait dans une cache une douzaine de téléphones chinois tout neufs qu'il avait entièrement modifié pour être totalement anonymes. Les modèles n'étaient pas trop grands, car les écrans sont toujours trop fragiles et

peu discrets. Cela lui prendrait la matinée et l'ordinateur portable sera prêt dans l'après-midi. Une journée de travail bien payée. Tout au plus, il devrait charger toutes les batteries.

En attendant, il allait dîner et inviter sa petite amie Zahia⁸ au restaurant. Elle n'avait rien à voir avec la sulfureuse Algérienne qui faisait honte à sa race tout en ayant de si gros poumons. Bien au contraire, sa promise était sage et chaperonnée par un de ses frères, mais tout de même avait une moins jolie poitrine.

De toute façon, roublard comme pas deux, Zahid réussissait toujours à amadouer son cadet en lui prêtant sa console de jeux en échange de moment en tête à tête avec sa sœur.

Tout en grignotant, il regardait les vidéos de Vincent Reynouard, qu'il suivait assidûment, ayant appris le français à Paris pendant un de ses séjours à l'université. Un des petits liens dans YouTube l'amena vers le forum américain et il prit connaissance des photos.

Zahid comprit instantanément la portée de ces images et envoya tout de suite un mail crypté à son contact du Mossad signalant les clichés mis en ligne sur le forum. Hélas pour Mahmoud, c'était un agent double.

Il avait piégé les téléphones et il fournirait aussi les

⁸ Zahia Dehar : ancienne call-girl algérienne devenue « vedette » de télévision.

numéros d'identification IMEI⁹. Les juifs détestaient les grèves et les Palestiniens aussi d'ailleurs. Zahid n'était pas juif, loin de là, mais il aimait l'argent plus que tout. La paie était bonne et on le rémunérait des deux côtés alors pourquoi s'en priver ?

⁹ Identifiant unique des terminaux de téléphonie mobile.



Chapitre 6 – Pour un verre de whisky

Le forum fut submergé de visiteurs pas toujours bienveillants et la discussion sur les clichés fut rapidement la cible de trouble-fêtes. En terme plus moderne, on appelle ce genre d'individus, des « trolls » qui donnent leurs avis impératifs sur tous les sujets sans savoir. Le « troll » est un personnage qui ressemble fortement au gauchiste ou à l'antifa¹⁰. Celui-ci interpelle ses interlocuteurs sur la forme de leurs messages, mais aussi par des insultes et attaques «ad hominem», effectue des sous-entendus menaçants ou fait appel à la loi de Godwin.

Leur discours n'est pas argumenté ni construit et leurs réflexions fallacieuses ne tiennent pas une minute contre des preuves ou une certaine logique. Ceci explique le recours à la violence ou à la dérision et même le procès d'intention : vous ne pouvez avoir raison sur les chambres à gaz, car vous êtes un «nazi».

¹⁰ Antifasciste : idiot utile.

Certains pseudos, qui avaient émis l'hypothèse que les prisonniers n'avaient pas été tués, furent donc rapidement traités de négationnistes par les autres. Vincent Reynouard en profita pour expliquer en vain qu'il s'agissait en fait de révisionnisme historique et fournit au plus inculte un lien vers sa définition sur Wikipédia. Le site s'écroula sous le nombre de visites et ne fut bientôt plus disponible. Le responsable du forum changea d'hébergement pour un plus rapide qui serait financé par les publicités. Quelques jours plus tard, tout redevint normal, mais un des membres avait attiré l'attention d'un homme puissant et dangereux qui avait pris des mesures pour faire surveiller Thomas Wilson.

Le détective était dans sa voiture depuis une heure déjà. Il transpirait, car la climatisation était en panne et la vitre brisée hier soir dans son quartier. Il observait le directeur du musée depuis plusieurs jours. Sa mission avait commencé dès que son contact en avait donné l'ordre. Le point de départ avait été un simple pseudo sur un forum. De là, un hacker qu'il connaissait avait pu retrouver l'adresse IP et donc la personne elle-même. Ce n'était tout de même pas bien difficile avec un pseudo comme celui de Thomas : « WarMuseum », et de plus le client le rémunérait bien.

Parlons-en du client. Un type bien placé qui lui donnait des missions confidentielles. Un certain Brian. Était-ce son vrai prénom ? Bof. Ted ne l'avait jamais rencontré,

mais il payait toujours cash. Cela lui suffisait et il était radin. Et puis il n'avait pas le choix.

Il poireautait donc devant le musée ce soir-là en grignotant un hamburger aussi gras que lui. Théodore, car c'était son prénom complet, était enveloppé, ou disons-le tout net, obèse. Il avait suivi M. Wilson jusqu'à son travail pour s'assurer que le directeur y demeurerait bien puis fit demi-tour vers sa maison pour y accomplir son œuvre.

Une fois garé, finissant son hamburger et les quelques frites restantes, il vérifia que personne ne l'avait vu puis se glissa vers le domicile, si l'on peut le dire, au vu de sa corpulence. Ted avait revêtu une combinaison bleue comme l'opérateur local du câble, espérant ne pas être aperçu. Rapidement, la serrure fut crochétée et Ted visita chaque pièce en ouvrant chaque porte pour se diriger finalement vers le bureau de Thomas. Il repéra le PC fixe, mais aussi le portable. Son larcin devait rester secret. Il avait sa technique pour effectuer une copie des deux disques en démarrant l'ordinateur sur une clef USB. Le procédé était long.

Pendant l'heure suivante, il prit de nombreuses photos du laboratoire et fouilla dans l'ensemble de la pièce. Ted s'efforça d'être discret, mais ne put résister à l'envie de faire une pause, ayant bien chaud dans sa salopette. Il ouvrit le frigidaire et le bar.

Il se servit un verre de Jack Daniel's et subtilisa une glace

aux noix de pékans dans le congélateur puis s'installa confortablement pour déguster.

Ce fut à cet instant que Thomas Wilson entra chez lui en trombe. Il fut surpris par la présence de ce gros qui buvait et mangeait tranquillement, affalé sur le canapé. Ted fut encore plus étonné de le voir. Il rentrait trop tôt. Ted sortit son arme.

- Ne bouge pas ou je te flingue!
- Vous voulez quoi?
- Reste calme et tout se passera bien.

Ted n'avait pas prévu cette situation. Il hésita et chercha autour de lui de quoi ligoter Thomas. Mais celui-ci profita de ce bref instant pour s'emparer d'une chaise afin de la lancer sur le voleur. Malheureusement, Ted était plus précis, et bien que surpris par la riposte, répliqua en assommant Thomas avec la bouteille de whisky qui se brisa en mille morceaux. Le directeur s'affaissa en arrière et son crâne heurta la table basse en pierre. Il ne bougea plus. Ted vérifia, une mare de sang se répandait tout autour de sa tête. Thomas était bien mort.

Ce n'était pas prévu ainsi. Ted réfléchit rapidement et disposa la bouteille près du corps. Aucune crainte pour ses empreintes, il portait des gants chimiques¹¹.

Récupérant les copies des disques effectuées, il les rangea

¹¹Protection sous la forme d'une colle empêchant la dépose d'empreintes.

dans sa sacoche, éteignit les PC puis déversa un peu de bourbon sur le tapis et le canapé. Il était prêt à partir, mais se rendit compte que des débris de la bouteille avaient volé dans la pièce et que ce serait trop long et dangereux de tout ramasser et de tout nettoyer.

Alors Ted se dirigea vers le laboratoire et renversa le contenu d'un produit inflammable pris dans le local et y mit le feu. S'éloignant rapidement, il sortit le plus calmement possible. Heureusement, l'allée était déserte et il put partir sans encombre. Le soleil allait se coucher.

Michael arriva peu après, à la nuit tombante. On se serait cru dans une série américaine. Les flammes qui dévoraient la maison venaient d'être éteintes, mais les voitures de pompier restaient encore sur place. Les gyrophares rouge et bleu éclairaient la scène par intermittence tandis que l'ambulance emportait le corps de Thomas Wilson. Michael descendit de son véhicule en courant vers le brasier, mais fut bloqué par les policiers.

La maison était entièrement carbonisée, car construite en bois comme la plupart des demeures américaines. Un inspecteur s'approcha de lui pour lui déclarer que le corps de Thomas Wilson avait été trouvé dans le salon, près des restes d'une bouteille de whisky. Avec ménagement, il sous-entendait que cela avait provoqué un incendie accidentel et involontaire.

Michael s'écroula et s'assit par terre. Il avait tout perdu, son

père et accessoirement sa maison. Il n'arrivait même pas à pleurer. La douleur était trop grande. L'inspecteur Sam Brody lui laissa son numéro pour le contacter plus tard, quand il le voudrait ou plutôt lorsqu'il en serait capable. Il resta ainsi une bonne heure avant de se redresser. Il devait joindre sa famille.



Chapitre 7 – La solution finale

Brian Levin avait décidé de régler le problème une bonne fois pour toutes, mais il n'avait pas envisagé de le faire de cette façon. Il avait appris la mort du directeur du musée par la télévision. Ce détective était vraiment aussi stupide que gros. La police n'allait pas tarder à remonter jusqu'à lui si Brian n'agissait pas rapidement.

Lorsqu'il reçut le SMS de Ted, il lui fixa rendez-vous dans une heure, puis sortit de l'université de San Bernardino à Los Angeles où il était encore inscrit comme professeur de justice criminelle. Il n'était plus présent très souvent, mais le directeur était un ami et la faculté était fière de l'avoir sur la liste des enseignants. À 32 ans, il avait réussi sa vie et la voiture qu'il rejoignait le prouvait : un cabriolet BMW un brin rétro.

Il avait commencé sa carrière comme officier dans la police de New York puis avait étudié pour décrocher un

diplôme de l'université de Stanford comme homme de loi obtenant même une distinction « Block Civil Liberties Award ». Sa spécialité était de défendre les libertés civiles, mais en fait il combattait désormais exclusivement les crimes de haine qui, bien entendu, se situaient tous du côté de l'extrême droite. Il avait aussi été avocat pour un cabinet n'employant que des surdiplômés et des juifs « Irell & Manella »¹². En anglais, il existe un mot pour ce genre de riches diplômés habitant New York : les yuppies. Dans notre cas, ce serait plutôt un youpin. M. Levin était juif, non pratiquant, sans les « guirlandes », comme dirait Dieudonné.

Ted était en retard, Brian devait absolument récupérer le contenu des disques durs. Le rendez-vous avait été fixé dans un endroit tranquille, sans caméras de surveillance, au Lake Hollywood Park, en dehors de la ville et au pied d'un sapin. Ayant tendance à l'embonpoint, il déjeuna d'un léger sandwich au saumon. Il devait soigner son image pour ses nombreux passages à la télévision. Pour l'occasion, il se teignait et lissait ses cheveux.

Brian arborait souvent les mêmes couleurs, une chemise bleue et une cravate rouge à carreau ou rayée avec du blanc pour un costume bleu-marine foncé. C'était sa marque de fabrique, son ADN télévisuel. Tout était calculé chez lui. Il s'impatiait, envoyant quelques SMS, car son emploi du temps était minuté.

12 Le CV de Brian Levin est véridique.

Brian officiait auprès de la presse en tant qu'expert. Le professeur apparaissait dans des conférences vidéo sur YouTube et dans tous les médias. Il publiait de nombreux articles et paraissait dans la plupart des journaux papier et télévisuels ou sur le web comme le Huffington Post. Très actif, voire activiste, il était aussi directeur adjoint du « Southern Poverty Law Center » situé à Montgomery en plein milieu de l'état blanc d'Alabama. Cette officine est connue pour ses travaux de surveillance sur l'extrême droite et les associations « prônant la haine » aux États-Unis. Parmi ses actions, le projet Klanwatch qui identifiait les groupes et individus dans des bases de données. Tout y était inscrit et pas seulement le Ku Klux Klan, mais les « néonazis », les religieux chrétiens, les membres d'Aryan Nations, et même Donald Trump. C'était logique, quoi de mieux qu'un juif pour juger d'un crime de haine, il est en terrain connu.

En échange des renseignements qu'il fournissait, Brian récoltait des informations grâce à ses relations dans la police, le FBI, et d'autres agences gouvernementales. Elles étaient communiquées à l'ADL (Anti Defamation League) qui l'employait discrètement. En raison de son métier, son carnet d'adresses comportait de nombreux « repentis » forcés de lui obéir. Ted était l'un d'entre eux. Le professeur Levin ne pouvait faire le sale travail directement, mais il savait qui pourrait s'en occuper. Une habitude que bien de ses coreligionnaires avaient prise depuis longtemps.

L'ADL avait décidé que les bobines devaient être détruites et toute traces supprimées. Il s'y était engagé. Le rapport du détective était sur sa table. Le forum devait être mis hors d'état de nuire, et l'affaire serait étouffée. Les quelques SMS qu'il passa permirent de stopper finalement le site web une bonne fois pour toutes. Son diplôme en histoire lui avait servi à détecter le problème à la simple vue de la photo et il manquait juste à régler le dernier point par lui-même. S'il réussissait, il obtiendrait probablement la place de Jonathan Greenblatt qui était en disgrâce après avoir perdu son poste d'assistant spécial du président Obama.

Enfin, ce fut à ce moment précis que Ted arriva. Brian avait fini son sandwich au saumon, mais le gros homme avait deux sacs de Mac Donald's à la main. Il s'assit dos à dos sur le banc qu'occupait Brian. Le détective commença à manger comme si rien n'était arrivé.

- C'est Brian qui m'envoie. Monsieur Nunworld, qu'avez-vous fait ! Avez-vous les copies des disques, au moins.
- Oui. Je... me suis défendu. Le type est rentré plus tôt que prévu.
- Vous auriez pu l'assommer.
- Ça s'est mal passé. C'est tout. Je suis désolé.
- Et les données ?
- Je les ai apportées.

Il posa un des deux sacs en papier à côté de lui. Le professeur prit son temps avant de répondre, utilisant un ton froid, espérant distiller la crainte dans l'esprit de Ted.

- La somme convenue sera fortement diminuée.
- Je comprends... mais j'ai besoin de cet argent.
- On peut s'arranger. Mettez-vous au vert à la campagne dès ce soir et je vous envoie un SMS pour une nouvelle cible.
- Bien. Je vais chez ma mère à Newburg.
- OK. On reste en contact. Je vous laisse l'enveloppe.

Il se leva sans dire un mot et sortit du parc. Ted Nunworld prit son véhicule et fit route vers le domicile de sa mère. Il fut retrouvé mort à Newburg, le lendemain, noyé dans l'Hudson, une bouteille de whisky à la main. Dan, le remplaçant de Ted était plus efficace, semble-t-il. Brian Levin ne risquait plus d'être reconnu.

Arrivé dans son loft luxueux, Brian brancha les disques durs sur son ordinateur. Il examina avec détail le contenu, trouvant rapidement les traces de visites sur le forum. Fort heureusement pour lui, il maîtrisait l'outil informatique contrairement à Thomas Wilson qui avait laissé le navigateur stocker son mot de passe pour la messagerie. Tous les mails étaient accessibles.

Thomas Wilson était donc en contact avec un dénommé VR qui n'était autre que Vincent Reynouard. Brian Levin ne connaissait pas tous les révisionnistes sauf le plus

célèbre français d'entre eux : Robert Faurisson. Il trouva aussi la trace du compte Google Drive du directeur et d'une sauvegarde effectuée. Prudent, il copia quelques clichés sur une clef avant d'effacer toutes les données en ligne et de mettre les informations dans son coffre au milieu de papiers, argent, bijoux et documents.

Les bobines avaient brûlé dans l'incendie et la personne qui les avait découverts était morte. Les photographies diffusées sur le forum pouvaient donc avoir été truquées. Aucun risque de ce côté. La présence même d'un révisionniste pouvait apporter de l'eau à son moulin. Qui pourrait croire ce genre d'individus ? Par chance, il y avait là un Palestinien. On pouvait lui faire porter le chapeau comme d'habitude. Pour le français, il avait un plan et savait parfaitement ce qu'il allait faire. Il disposait d'un contact de choix, un ancien militaire haut gradé qui connaissait du monde un peu partout en Europe et allait pouvoir lui rendre service.

- Allo ! Nathan, c'est Brian, tu vas bien ?



Chapitre 8 – Nul ne me provoque impunément

Vincent pensait en marchant. «Nemo me impune lacescit» est la devise latine de l'Ordre du Chardon, ainsi que de plusieurs régiments écossais. Elle apparaît sur les armes royales du Royaume-Uni telles qu'elles sont employées en Écosse. On peut la traduire par «Nul ne me provoque impunément.» Cela s'appliquait parfaitement à la communauté juive et Reynouard en payait le prix depuis des années. En revanche, si l'on interprétait cette devise par «Qui s'y frotte s'y pique», on était plus proche de la force qui animait le révisionniste depuis des années.

Connaissant ses adversaires, Vincent Reynouard devait étayer ses preuves, forger son argumentaire à l'épreuve de toute critique. L'original des négatifs aériens devrait être certifié et la date de la prise de vue déterminée avec précision. La réflexion l'avait occupé toute la nuit et il s'était endormi très tard après avoir mis au point un plan, n'osant pas croire à la chance qui frappait à sa porte.

Il avait fait des recherches et savait que les photographies étaient passées entre les mains de nombreux services une fois le « Secret Défense » levé. Les documents se trouvaient tout d'abord au centre d'analyse de Medmenham (Allied Central Interpretation Unit), dans le Buckinghamshire (au nord-ouest de Londres). Ensuite, elles furent stockées aux archives nationales de Kew (dans l'ouest de Londres). Puis l'université de Keele dans le Staffordshire en hérita. Le département se situait cette fois-ci à plus de 200 km de Londres et se nommait TARA (The Aerial Reconnaissance Archives).

En janvier 2004, pas moins de 5 millions (pas 6 millions...) de photographies furent mises en ligne sur un site web <http://evidenceincamera.co.uk>. En raison d'un trop grand nombre de demandes (9000 connexions à la minute), le serveur informatique a cessé de fonctionner dès le premier jour¹³. Cette histoire ne s'arrête pas là, car jusqu'en 2015 le stock photographique est en Écosse à Édimbourg à 670 km de la capitale. Soit de plus en plus loin de Londres... de quoi décourager les chercheurs. Mais avec un peu de patience, les archives seront peut-être transférées à une distance encore plus importante. Qui sait ?

Vincent Reynouard avait remarqué ces changements, mais il était obnubilé par son problème et réfléchissait

13 VÉRIDIQUE : Aujourd'hui, l'adresse redirige vers le site web <http://ncap.org.uk>

tranquillement, assis dans son compartiment presque vide. Il avait trouvé le site web la semaine dernière et avait pu consulter un grand nombre de photographies. Malgré tout, il devait se rendre sur place.

Le train était le moyen le moins cher et le plus court au vu des routes du Royaume-Uni. Il devait absolument aller à Édimbourg en Écosse, mais sans y dormir. Son budget n'était pas extensible et allait devoir surveiller encore plus ses dépenses, car son travail ne lui laissait que peu d'économie. Il partit de la gare de King's Cross pour arriver à celle d'Edinburgh Waverley 4 heures et demie plus tard.

Un peu fatigué, il se restaura d'un « Fish and chips » et d'un muffin puis entama son trajet vers le sud pour le musée : « National Collection of Aerial Photography ». Il avait rendez-vous à 14 heures pour effectuer ses recherches. Il avait le temps pour y parvenir en marchant et cela lui convenait très bien, à la fois pour sa ligne et pour son porte-monnaie. Arrivé à temps, le bâtiment beige était face à lui, uniforme comme tous les petits immeubles de cette rue qui n'avaient pas dû changer depuis la guerre. Seule une verrière éclaircissait l'entrée.

Il devait se presser, le rendez-vous se finissait à 17 heures. Une jeune et charmante hôtesse le dirigea vers une salle comportant quelques postes de travail et des visionneuses de négatifs. Le tout était plutôt modeste et sans aucun style, les étagères en plaqué de couleur chêne clair étaient en bon

état, mais les matériels n'étaient pas des plus récents. Les ordinateurs de marque Dell fonctionnaient encore sous Windows XP et disposaient d'un double écran, l'un pour naviguer, et l'autre pour visionner. Un assistant indien était là pour surveiller que le client n'emportait rien ou ne dégradait aucun document. Vincent put s'asseoir à une des tables. Au moins, les chaises de bureau étaient confortables.

Vincent demanda à examiner les clichés originaux comportant le désormais «célèbre» panache. On lui apporta instantanément, car l'archive était la plus consultée. Vincent s'intéressa surtout aux bordures et la numérotation. Il avait déjà acheté les images en haute résolution et avait amené de quoi les stocker. Il vérifia la série complète pour inspecter la présence de manques.

Il constata bien des anomalies. Chaque suite de clichés aériens était toujours annotée manuellement ou mécaniquement sur au moins un des négatifs de la bobine. Ici rien. Puis, dans la numérotation, il y avait des omissions. Il demanda à consulter le registre original. Les photos n'avaient pas été marquées par l'opérateur. C'était donc que ces documents devaient rester secrets. Par prudence, il vérifia quelques cahiers d'époque en plus.

Celui qui l'intéressait le plus était signé d'un certain Samuel Stockton. Il attendit un moment d'inattention de l'hindou pour faire quelques prises de vue en cachette avec son appareil numérique. Les bobines de Thomas

Wilson n'étaient pas inscrites comme valides dans le cahier, mais comme « détériorées ». C'était un mensonge sauf si les photos se révélaient fausses.

Concernant le cliché du 23 août 1944, il n'y jeta qu'un coup d'œil de confirmation. C'était bien le même panache de fumée. Le copier/coller était peut-être l'œuvre de Samuel Stockton, l'étude du cahier le dira.

L'horloge sonna la fin de la visite. Il se dirigea vers l'accueil, fournit une preuve d'identité et régla son dû avant de prendre congé. Il ramassa quelques prospectus dans l'entrée pour les feuilleter dans le train et s'empressa de rejoindre la gare pour le retour. La marche fut rapide et malgré tout réussit à l'attraper juste à temps.

Une des publicités pour le musée détaillait l'équipe¹⁴ : la jeune femme était Ruta Gauld et il y avait un Sam Martin.

Qui était juif? Il pariait sur Ruta. Il s'attarda sur deux noms : Andreas Buchholz qui avait travaillé pour le « Centre for Satellite Based Crisis Information » du gouvernement allemand.

Un certain David avait servi précédemment dans l'armée américaine en Allemagne en Irak et de plus avait œuvré comme serrurier professionnel en Allemagne et en Angleterre avant d'entrer au NCAP en 2012.

14 Véridique.

David Buice s'occupait du paiement des licences. Étrangement, la plupart étaient jeunes et depuis peu à Édimbourg, seulement 10 ans, pour les plus anciens. C'était la meilleure façon de brouiller les pistes et de cacher quelque chose.

Vincent n'était pas du tout adepte de la théorie du complot, mais il n'est pas interdit de réfléchir. Étaient-ils de la CIA? En attendant, il s'endormit paisiblement.

Pendant ce temps-là, David Buice était passé par l'accueil pour inspecter le registre de la journée comme à son habitude. Il s'éclipsa dans son bureau pour téléphoner à un certain Nathan de la CIA.



Chapitre 9 – La pression

Les juifs avaient donc menti sur tout un pan de l'histoire. Les révélations faites sur le forum et les photos avaient fait leur office. Le scandale avait éclos. Les journalistes étaient bien obligés de suivre sous la pression des lecteurs et certains d'entre eux commençaient à répandre la nouvelle : l'holocauste n'avait probablement pas eu lieu.

En l'absence de preuve, les clichés pouvaient être considérés comme des faux. Le musée avait fait un communiqué dans la presse déclarant qu'il ignorait si ces clichés étaient authentiques ou non.

Au début, dans les quelques premiers mois qui suivirent la révélation initiale, toutes les organisations sionistes avaient combattu becs et ongles pour nier. Aux États-Unis, cela s'était fait par l'intermédiaire de l'Anti Defamation League qui avait utilisé une armée d'avocats pour récuser les faits. Quelques réactions violentes avaient émergé un peu partout dans le monde. Les juifs commençaient à

s'organiser et faisaient jouer leurs groupes de pression pour étouffer l'affaire.

Le chaos était total. Selon leur tempérament, les juifs allaient sangloter ou menacer. D'autres, au contraire, mais peu nombreux parmi les élus, se rebellaient à grands coups de déclaration fracassante, ou en pleurs, révélaient déjà avoir des doutes sur la Shoah.

Le jeune journaliste Jim Garcia n'aimait pas du tout les sionistes et se demandait à quelle catégorie allait appartenir le contact qu'il attendait. Il n'était pas sûr que son interlocuteur soit juif ou même sioniste. Il buvait une bière et prenait son mal en patience dans un bar de New York. Un vieil homme, un inconnu voulait témoigner. Une aubaine pour ce jeune ambitieux. Les langues allaient peu à peu se délier et la vérité sortir au grand jour.

Jim pensait aussi à la forme de son prochain papier et continuait à retoucher l'article sur sa tablette posée devant lui. La situation allait se complexifier dans le monde entier. L'Allemagne pouvait réclamer le remboursement complet de l'ensemble des sommes versées, soit des milliards de dollars. Pire, l'Amérique risquait fort de ne plus soutenir Israël ce qui déstabiliserait leur économie et plus encore.

Jim était le seul dans son hebdomadaire à dire tout haut ce qu'il pensait. La plupart des journaux étaient aux mains des juifs sans même parler du New York Times, du

Globe et du Washington Post et de l'International Herald Tribune. Pour les chaînes de télévision, leur domination était totale. Malgré tout, certains faisaient leurs gros titres avec cette information et d'autres observaient une retenue prudente.

Jim se disait progressiste. Il militait pour les noirs, les homosexuels, les lesbiennes, contre l'islamophobie, le racisme, la guerre. C'était l'équivalent de ce que nous nommons en France un gauchiste. Toute idée de nation lui était étrangère. Il appréciait tous les peuples sauf les blancs, les sionistes et les fascistes. On ne peut pas aimer tout le monde.

Le contact arriva à 15 heures précises, reconnaissable à son journal porté sous le bras, comme dans un mauvais film d'espionnage. C'était un grand-père blanc américain, un ancien combattant. La rencontre débutait mal. Jim détestait les militaires, mais par chance, il n'avait pas mis son t-shirt Che Guevara. L'interview aurait pu capoter.

Après un bonjour froid, le journaliste commença à l'interroger. Le vieil homme de 90 ans était originaire du Texas. Le type était probablement un raciste convaincu et Jim s'en irritait à l'avance. Il racontait avoir servi dans l'OWI, l'office responsable de la propagande et comment, après Hiroshima, les Américains avaient déclaré «zone militaire fermée» le sud du Japon. Sous les ordres du général Douglas MC Arthur, la presse avait interdiction d'y pénétrer. Jim interrompit le vieux radoteur.

- Et pour les Allemands, les juifs ?
- Je ne peux pas supporter ni les nazis ni les youpins !
La seule étoile que j'aime c'est celle de notre drapeau du Texas¹⁵. En Allemagne, nous étions au courant de ce que racontait la propagande des Russes sur les camps. Mais c'était faux ! Je le savais bien. Tout a été truqué, mais les ordres venaient d'en haut, alors on a suivi.
- Pourquoi avoir cédé ?
- P'tit gars, on est dans l'armée. On obéit. Un point c'est tout.
- Et quelles preuves apportez-vous ?
- Ma parole !
- Euh, cela peut ne pas suffire...
- Mais non, je plaisante. J'ai conservé des documents quand je suis sorti de ce borbier. Quelques notes de mes supérieurs...
- Je peux voir ces papiers ?
- Oui, je les ai amenés et je vous les donnerais pour expertise.

Jim Garcia était aux anges. Enfin si on peut dire pour un athée comme lui. La religion pour lui n'était qu'un repère pour prêtres pédophiles. Il lut attentivement les documents que lui tendait le Texan et les trouva plausibles.

- Bon, je vous laisse tout le dossier ! Ma fille m'attend.

15 Lone Star Flag : Étoile sur le drapeau du Texas.

Il posa un classeur sur la table.

- OK. Au revoir.
- Bye. Vous avez mes coordonnées et mes états de service complets, dans l'OWI (Office of War Information) et au NPIC (National Photographic Interpretation Center).
- Jim lui tendit la main, mais le vieux monsieur répliqua :
- Désolé je ne serre pas à la main aux cocos.
- Mais comment ?
- Je sais encore les reconnaître, jeune homme.

Et il tourna les talons pour sortir du bar.

- Quel con ! pensa Jim.

Mais il n'eut pas le temps de s'énerver, trop absorbé par la lecture du dossier. Il était complet et potentiellement un bon scoop pour le lendemain. Puisqu'il ne m'aime pas, pourquoi m'avoir choisi pour tout révéler ?

La réflexion le prit tout au long du chemin en rentrant chez lui. Il regretta de ne pas lui avoir posé la question directement. Il s'arrêta pour acheter ses produits « bio » et sans gluten, et une fois arrivé, grignota et commença à saisir son article sur son iMac.

Le lendemain, le papier fit sensation. Comme du fumier peut sortir une jolie fleur, le texte d'un gauchiste fit bouger les lignes. Dans les semaines qui suivirent, le nombre de

« coming-outs » anti-Shoah augmentait régulièrement.

Les sionistes contre-attaquèrent néanmoins en essayant de décrédibiliser les accusations. Mais les dossiers étaient trop étayés et les avocats du journal de Jim avaient trouvé toutes les parades. Cela n'arrêta pas les juifs et l'ADL fut même impliqué dans un faux témoignage d'un juif qui se disait porteur d'une preuve essentielle. Aux États-Unis, le procédé est connu, on nomme cela un « false-flag ».



Chapitre 10 – Michael est de retour

La chorale de l'église entamait un gospel «Michael Row Your Boat Ashore» connu en France sous le titre de «Michael est de retour», un chant de scout. Toute la famille de Thomas Wilson était présente, en pleurs ou en prières. À la fin de l'office, en bon chrétien, le cercueil fut enterré dans le cimetière voisin avec tout le cérémonial nécessaire.

Les amis et les employés du musée étaient là aussi. Thomas Wilson était apprécié et aimé. Il y avait miss Griffith qui pleurait à chaudes larmes. C'était une vieille fille assez replète, mais encore jolie qui adorait Thomas Wilson et qui avait probablement des vues sur lui, sans oser se déclarer. Michael le savait et s'en amusait souvent sauf aujourd'hui. À la fin, elle le prit à part et lui demanda s'il allait passer récupérer les affaires personnelles de son père. Il acquiesça.

Michael avait trouvé refuge chez sa tante qui habitait la même ville. Le lendemain, il se rendit au musée. La secrétaire le guida vers le bureau du directeur et lui avait préparé des cartons d'archives de différentes tailles pour le transport. Submergée par l'émotion, elle n'avait touché à rien et quelques colis s'entassaient encore. Après tout, ce n'était qu'un musée local et rien ne pouvait être d'une importance capitale.

Il rangea soigneusement les photos apposées sur le grand bureau, prenant quelques objets fétiches de son père, une balle de base-ball, un globe sans valeur. Michael vérifia qu'il ne restait pas de papiers personnels dans la corbeille. De toute façon, il avait confiance dans miss Griffith, mais un bon de transporteur était encore posé sur le dessus. Il portait l'écriture de son père et concernait les bobines. L'envoi avait été fait dans un laboratoire d'expertise et justement il y avait un colis par terre. Michael récupéra le paquet et le papier puis l'ensemble pour tout charger dans son pick-up.

De retour chez sa tante, il posa le tout dans la chambre qu'il occupait depuis quelques jours. Déchirant l'emballage plastique, il dégagea le carton qu'il avait vu entre les mains de son père. Un rapport était joint, il le lut.

Le compte-rendu du laboratoire était formel. Les photographies aériennes étaient authentiques. L'origine et la datation étaient correctes. Les négatifs s'avéraient entièrement originaux au vu de la matière plastique

utilisée à l'époque. Le cabinet d'expertise avait aussi noté le numéro d'identification des bobines inscrit sur le côté de la pellicule. Il fallait donc vérifier si ce numéro était bien cohérent. Leur compétence s'arrêtait à ce point précis. Le rapport ne déterminerait pas si ce camp était bien celui d'Auschwitz. Il ne statuait pas sur le montage photo relatif à la fumée qu'il ignorait.

Michael reposa le document. Cela ne le concernait plus. Il ne savait même pas si les clichés appartenaient au musée ou si son père les avait achetés sur ses deniers. Michael Wilson s'en occuperait plus tard. Tout était correctement et professionnellement enveloppé, mais le colis avait dû faire une chute, car le plastique était écorné sur un des côtés. Il ouvrit l'emballage de l'un d'entre eux pour vérifier l'état des bobines. Rien à signaler sauf que le couvercle paraissait un peu trop épais.

Il le soupesa et le regarda en détail. Sur un bord, le vieux carton jauni était abîmé. Rien de grave, car celui-ci n'avait aucune valeur. Michael savait que son père était maniaque et tenta de le réparer. Mais il vit que cela se décollait et qu'un morceau de papier apparaissait.

Intrigué, il détacha l'ensemble pour révéler quelques feuilles minces, mais en parfait état. Le texte était en anglais et l'écriture manuscrite signée d'un certain SS pour Samuel Stockton. Curieux, il la lut jusqu'au bout et ce qu'il apprit le troubla au plus haut point.

Dans cette lettre, le photographe y effectuait une sorte de Mea Culpa, il avouait avoir triché et participé au mensonge sur la Shoah. Il révélait qu'il avait truqué certains clichés, et subtilisé d'autres, lors de son passage dans l'armée. Récemment, en cachette de sa famille, par remords, il avait renié le judaïsme pour devenir catholique. Finalement à la veille de sa mort, il avait voulu faire venir clandestinement un prêtre chez lui pour se confesser. C'était en l'attendant qu'il écrivait. Il demandait pardon aux Allemands, aux chrétiens et aux hommes pour le mal qu'il avait fait. La lettre qu'il laissait contenait un témoignage d'une certaine valeur, mais comme il connaissait bien la mauvaise foi de ses coreligionnaires, il tenait à donner des renseignements supplémentaires :

« Bien sûr, il n'y a pas beaucoup de preuves écrites, surtout quand on agit dans le secret. Mais notre section était en contact avec un comité russe de propagande rencontré à Majdanev en Pologne, dont le chef était Yakov Voikov. J'ai essayé de le retrouver, il avait le même âge que moi et nous avions sympathisé, mais il est mort l'année dernière. Il reste encore une chance de rédemption, ces bobines, cette lettre, mais aussi les archives de la section que j'ai conservées pour de mauvaises raisons. Mais c'est fini, les juifs ont fait payer un prix trop cher aux goyim.

C'est l'heure de rembourser.

Retrouvez le registre. Je l'ai caché dans le seul endroit qui soit hors d'atteinte des juifs au 8 Burning Street chez une

personne qui sait tout, mon ami Dino. Demandez “la boîte de Pandore”. J’ai attendu d’être converti pour m’y rendre.

Priez pour moi ou mon salut si vous le pouvez

Samuel»

Michael resta longtemps ainsi, la missive dans ses mains. Il était stupéfait, n’arrivant pas à y croire. S’il devait apporter crédit à ce document, l’extermination des 6 millions des juifs serait un mensonge ! Ce ne pouvait pas être un faux, tout de même ? Qui aurait eu l’idée de si bien cacher les feuillets dans ce carton. Si cette lettre était vraie, alors les bobines contenaient quelque chose d’essentiel et encore plus terrible. La conclusion en était que la mort de son père n’était pas un accident. Bouleversé, il contacta Sam Brody, le policier qui lui avait tendu sa carte et se rendit au commissariat.

- Asseyez-vous. Que puis-je faire pour vous ?
- Je suis certain que mon père a été assassiné.
- Pourquoi dites-vous cela ?
- Il avait acquis des bobines de film très précieuses.
- Et vous croyez qu’un voleur aurait pu vouloir s’en emparer ? Mais elles auraient brûlé dans l’incendie ?
- Non je les ai.
- Je ne vois pas bien. Écoutez. Vous me faites perdre mon temps. Votre père est tombé sur une table basse en pierre après s’être servi un whisky, un Jack

Daniel's.

- Mais il n'en buvait jamais!
- Jeune homme, ce n'est pas suffisant pour croire à un meurtre. C'est grave ce que vous dites.

Michael voulut tout expliquer la lettre, les bobines et le mensonge sur la Shoah, mais comment convaincre l'inspecteur de police quand lui ne l'était pas? Il lui aurait sûrement ri au nez ou traité de complotiste. Et puis on ne sait pas. Ce type-là pouvait être juif. Michael sortit en colère.

Sam devait rentrer rapidement. Demain, c'était shabbat et il devait être chez lui avant la tombée du jour.



Chapitre 11 – La pancarte

Le « 8 Burning Street » était un restaurant italien typique spécialisé dans la charcuterie. Samuel Stockton avait bien choisi sa cachette, d'autant plus qu'il n'ouvrait que le week-end d'après la signalisation. Les juifs s'étaient exclus d'eux-mêmes et même pas la peine d'afficher une pancarte : « Juden raus »¹⁶ pour les garder hors de portée, la « cacheroute »¹⁷ suffisait.

Michaël pénétra dans le restaurant et demanda à parler au patron. Après une minute ou deux, ce fut la patronne qui entra et Michaël fut subjugué par la femme qu'il avait devant lui. Une charmante brune aux yeux noirs vêtue d'une robe moulante, mais sans vulgarité. Il sortit de ses rêves pour répéter sa question.

- Nous serons mieux à cette table pour en discuter.
Vous prenez quelque chose?
- Euh... un coca?
- Rien de plus italien, minauda la jeune femme.

¹⁶ Juif dehors.

¹⁷ Code alimentaire juif interdisant le jambon par exemple.

Venons-en au fait. Comment connaissez-vous l'existence de cette boîte ?

Michaël était méfiant, mais lâcha un peu d'information.

- J'ai trouvé une lettre d'un Samuel Stockton qui me demandait d'aller la chercher ici.
- Rassurez-vous, je suis curieuse, mais je vais vous l'amener.

Elle se leva et revint avec un gros carton trop lourd pour elle. Il voulut l'aider et son bras effleura celui de la jeune femme. Michaël rougit. La jolie Italienne poursuivit comme si de rien n'était en servant les deux petits verres.

- Mon grand-père s'appelait Dino Brugioni¹⁸, il est décédé en 2015. Je l'adorais. C'était un ancien militaire, un expert en photographie. Il a été chef du NPIC¹⁹. Je pense que c'est pour cela que M. Stockton et lui se sont si bien entendus. Il venait souvent et j'étais contente de voir mon grand-père en pleine forme discuter de son passé. Ils plaisantaient ensemble et parlaient de l'Italie, car mon père et Samuel Stockton y avaient servi, à Bari, plus exactement. Mais au sujet de cette boîte, bien que je sois curieuse, je ne l'ai jamais ouverte. Ça me fait un peu de peine de vous la donner, mais c'était le vœu le plus cher de mon « nonno »²⁰ Dino.

18 Véridique.

19 NPIC : National Photographic Interpretation Center

20 En italien : grand-père.

- Si vous voulez, on peut la regarder ensemble?
- C'est vrai? Mais pas ici, ce ne serait pas très discret ni pratique sur cette table, ça ne tiendra pas tout.
- Euh. Vous êtes certaine de ne pas l'avoir ouverte?

La jolie brune minaуда encore.

- En fait, un tout petit peu. Vous m'en voulez?
- Pas du tout.

Michaël fondait littéralement.

- Je vous aurais bien dit de passer chez moi, mais ma maison a été incendiée et mon père vient de mourir.
- O povero Michaël. Je suis désolée.
- Ce n'est rien.

Le regard d'Isabella se fit plus profond et son visage s'assombrit.

- On va chez moi, car aujourd'hui il n'y a pas de service.

Michaël se laissa emmener et suivit la jeune femme qui n'habitait pas loin. Malgré le paquet qui le gênait un peu, il appréciait les formes d'Isabella marchant devant lui. Elle entra dans un grand appartement coquet et lui fit signe de poser le carton sur la table.

- Allez, au travail. Je vous révèle ce que j'ai appris et vous prenez connaissance des dossiers. Ensuite, vous me direz ce que vous savez. D'accord?

- Je vais commencer. Mon histoire est simple. Mon père a acheté des bobines de photos aériennes et puis il a été assassiné et récemment j'ai trouvé la lettre d'un certain Samuel Stockton.
- J'ai plus d'informations. Le carton contient la démonstration que certains clichés ont été trafiqués par la CIA. Mon «nonno» l'avait découvert et amassé des preuves.
- Mais pourquoi ne l'a-t-il pas révélé?
- Je l'ignore. Le doute peut-être ou alors il avait peur pour sa famille. Il a juste semé quelques indices dans son livre «Photo Fakery» en publiant dans cet ouvrage sur les faux un cliché d'Auschwitz. Il était aussi en contact avec un Écossais John Ball concernant cette preuve. On avait commandé à mon grand-père une parution express pour contrer celui de John Ball et il avait obéi pour nous protéger, mais ensuite ils avaient correspondu. Mais il aimait bien les honneurs : il avait reçu tout de même deux médailles de la CIA pour services rendus.
- Je comprends. En résumé, nous avons tous les deux des informations qui pourraient faire trembler tout le monde juif. Si les Américains n'ont pas bombardé Auschwitz, c'est qu'il n'y avait pas de camps de la mort, j'en suis certain maintenant.
- Dans ses articles ou livres sur le sujet, mon grand-père avait expliqué que l'avion n'avait rien vu, car

l'armée ne s'occupait que des usines IG-Farben et qu'aucun rapport alarmant n'était connu.

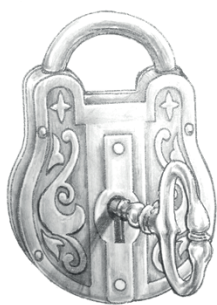
- Rien de plus normal, les travailleurs étaient dans les camps. Il ne fallait surtout pas les tuer.
- Mais l'information était fausse. Pire encore, j'ai vérifié sur le site de la CIA ou mon père avait laissé un petit texte. Il nous apprend que le film utilisé a une résolution trop faible de 35 lignes par millimètres. C'est inexact. Un simple calcul montre qu'elle était en fait de 889 points par pouce (35 x 25,4 mm) soit une excellente définition. Il y avait largement de quoi distinguer des détails.
- J'ai déjà examiné des photos aériennes. On peut différencier des individus sans problèmes même à cette époque.
- Lisez ceci : « Nous savions que les caméras embarquées sur l'avion de reconnaissance lors de la Seconde Guerre mondiale étaient limitées à 150 expositions du film Super-XX Aerocon et que ce film avait une résolution de 35 lignes par millimètres. Le film a été exposé en mode "point" plutôt qu'en mode "zone" ». ²¹
- La CIA a laissé publier ça? La dernière phrase ne veut rien dire et la référence est fausse. C'est un film Super-XX ou Aerographic ou AERECON comme celui embarqué dans la navette spatiale, mais pas

21 Vêridique en tout point.

“Aerocon”.

- Bravo ! Vous êtes spécialiste ?
- Non, mais mon père était photographe. Les microscopes de l'armée auraient été d'un simple grossissement de 7X (7 fois). N'importe quoi. Le mensonge est grossier. C'est celui des jumelles. Imaginez-vous regarder un négatif avec ça !
- Pas pratique du tout.
- J'ai eu un cours sur là-dessus à la fac en biologie. Le vrai premier modèle de microscope a été inventé par Van Leeuwenhoek. Dans les années 1600 environ, il avait fabriqué des appareils qui grossissaient plus de 160 ou 250 fois. Il pouvait distinguer des spermatozoïdes.
- Vous avez bien retenu l'exposé, les spermatozoïdes y seraient pour quelque chose ?
- Euh... c'est possible. Mais j'étais très studieux.
- Bien sûr.
- Pour les besoins de l'armée, durant la Première Guerre on disposait d'optiques 40X et même 95X sans parler des microscopes électroniques qui existaient dès les années 1930.
- Alors ce texte est soit un ramassis de mensonges grossiers ou un message laissé par mon père. Et puis si on découvre que c'est faux, ils diront qu'il s'agit d'une erreur et de toute façon Dino est décédé.

- Vous avez raison, mais il faut faire vite. Les bobines de film sont en lieu sûr, mais pas pour longtemps. Je dois les récupérer même si je possède des copies informatiques. Attendez, je vais vous les montrer. Vous avez un PC ?



Chapitre 12 – Le verrou

En France, comme d'habitude, la situation était sous contrôle, tout était verrouillé. Bien que certains blogueurs aient retransmis l'information issue des États-Unis, rien n'avait bougé. Ce que l'on a nommé "l'affaire du Nouvel Obs" » a mis un frein aux révélations. Un de leurs journalistes avait été arrêté et détenu en prison (avec sursis tout de même) pour négationnisme et le magazine tenu pour responsable avec lettre d'excuses à la clef. Il n'avait simplement fait que diffuser les informations disponibles sur Wikileaks²². La LICRA et le CRIF régnaient encore en maîtres et le président se permettait de faire le matamore à la télévision dans un communiqué spécial fustigeant l'antisémitisme responsable de tous les maux. La liberté de presse était définitivement enterrée.

Vincent Reynouard suivait l'actualité de très près et il prit une décision importante : rentrer en France pour se livrer et aussi s'exprimer. S'il pouvait parler une seule fois et

²² WikiLeaks est une organisation non gouvernementale fondée par Julian Assange en 2006 dont l'objectif est de publier des documents pour la plupart confidentiels.

être entendu, il serait satisfait. Il savait qu'il allait être mis sous les verrous, mais la prison n'était pas un souci pour lui, y ayant déjà fait un long séjour. La faune « issue de l'immigration » résidant dans ces lieux l'avait adopté et le laissait tranquille. Parfois, l'antisémitisme avait du bon. Beaucoup d'agents pénitentiaires étaient musulmans. À Arles, par exemple, deux gardiens de prison refusaient même de serrer la main à leurs collègues féminins²³. Les employés des aéroports étaient souvent des islamistes radicaux.

Il avait donc pris le train sans encombre pensant avoir semé la surveillance dont il faisait l'objet, car il espérait encore accomplir quelque chose de grand, une apothéose. Son téléphone diffusait les dernières nouvelles de France. Des émeutes violentes avaient surpris les observateurs et le milieu politique.

Tout comme en 2005 en France ou en 2011 en Angleterre tout avait commencé par une altercation entre un policier et un habitant d'une zone dite « sensible ». Mais cette fois-ci, le policier était juif, et le banlieusard arabe. La dispute avait mal tourné. Le juif avait tiré et son jeune adversaire avait reçu une balle. Transporté à l'hôpital, il décéda dans la soirée.

Dès l'annonce de la nouvelle, le quartier d'origine se mit en tête de saccager le commissariat et tous les véhicules avoisinants. Sauf les commerces locaux, évidemment,

²³ Véridique.

ceux-ci étaient tenus par des autochtones. La foule fut si nombreuse et acharnée que le poste de police fut détruit et que les quelques représentants de l'ordre présents furent passés à tabac et ne durent leur vie qu'à une fuite rapide!

Le préfet fut prévenu. Il était affolé, la situation le dépassait. Il savait déjà que le ministre serait courroucé et ignorait quelle décision prendre. Alors il ne fit rien et les consignes furent données de ne rien faire. Le lendemain, d'autres quartiers s'enflammèrent, au sens littéral du terme. Le quartier du Sentier fut choisi pour cible, et des devantures de magasins caillassées. Les juifs qui n'avaient pas fui subirent les assauts de jeunes « beurs » venus en groupes.

Ce fut « une nouvelle nuit de cristal » d'après les journaux. La réaction fut vive et le Betar et la LDJ ont immédiatement programmé des représailles sous la forme de guet-apens. Ils furent informés discrètement par les RG deux jours plus tard de la tenue d'une manifestation de soutien aux « victimes de violences policières », organisée par l'extrême gauche. Celle-ci ne fut pas interdite par le préfet toujours aussi laxiste. Simplement, en guise de protection deux compagnies de CRS furent mobilisées avec le seul ordre de ne pas intervenir. Mal lui en a pris, l'émeute dégénéra et de nombreux blessés graves furent à déplorer. Une douzaine furent envoyés à l'hôpital : 8 juifs et 3 Arabes ainsi qu'un passant totalement étranger à la manifestation : un « Français innocent » aurait dit

Raymond Barre.

Le Premier ministre dut réagir. Il devait ménager la chèvre et le chou. De peur de perdre son électorat musulman, il ne pouvait pas appliquer la loi républicaine. Par souci de plaire à la communauté juive et accessoirement à sa femme, il ne stigmatisa même pas les milices impliquées. Divorcé, aurait-il agi différemment ? Probablement pas, l'ambition est plus fort que l'amour.

Les émeutes redoublèrent dans toute la France et l'état d'urgence déclaré. Hormis certains journalistes nostalgiques de mai 1968, les événements inquiétèrent les Français au plus haut point. L'armée fut réquisitionnée pour une manifestation monstre dirigée par toute la classe gauchisante : verts, PCF, Front de gauche et quelques socialistes. La présence de casseurs, bien que prévue, ne fut pas suffisamment anticipée. Les soldats, moins entraînés à ce genre d'exercice, ne devaient agir qu'en tant que simples renforts pour intimider la foule. Un important groupe de « black blocs » ²⁴ organisa un mouvement rapide qui déborda les CRS en visant les militaires. La troupe reçut l'ordre de tirer en l'air, ce qu'il ne fallait surtout pas faire.

Affolés, les émeutiers se firent plus pressants et quelques casseurs s'emparèrent des armes de certains belligérants. Une fois ceux-ci en possession d'une foule en délire,

24 Gauchistes, antifas ou anarchistes cagoulés, vêtus de noir et très violents.

l'inévitable arriva et l'on dut déplorer 5 morts, dont 1 manifestant. Il y avait 4 militaires décédés.

D'après l'enquête qui suivit, certains hommes du rang d'origine nord-africaine avaient volontairement fait le choix de laisser leur arme pour ne pas tirer sur leurs frères. Vincent Reynouard ne put dénicher cette information que sur les sites nationalistes. Il se demandait quelle position allait adopter la plupart de ses amis. Il avait rendez-vous avec Jérôme Bourbon qui devait lui trouver un hébergement. Ce sera l'occasion de faire le point. Il continua sa lecture.

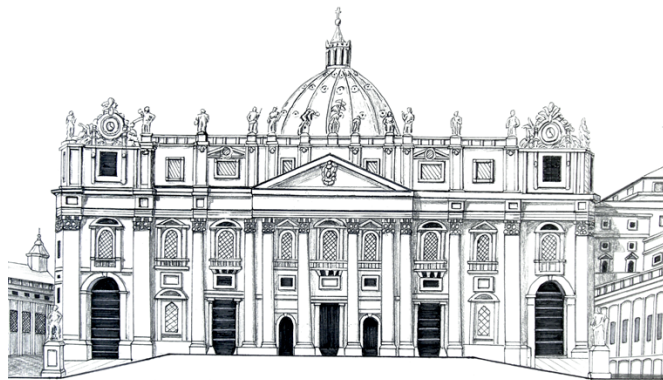
Le Premier ministre ne put réagir à sa guise, car à son habitude et pour remonter dans les sondages, François Hollande se réserva le droit de parler en premier aux Français. Comme d'habitude, la République se devait d'être unie, soudée dans la douleur. Mais ils ne pouvaient plus refaire le coup de Charlie. Les divisions étaient trop fortes. Dans les jours qui suivirent, les rumeurs allèrent bon train. D'un côté, on affirmait qu'un martyr était tombé sous les balles et que le tireur était juif. De l'autre, chez les sionistes on déclarait que le meurtrier était arabe et accessoirement antisémite.

La situation échappait au gouvernement. Là où de la fermeté aurait été indispensable, il n'y avait que du laxisme. Dans les grandes villes, les émeutes se multipliaient et le mécontentement laissa la place à la colère. Était-ce le moment venu de passer à l'action tant attendue ? La

France pouvait-elle se redresser enfin ? Vincent cessa de se questionner, il était arrivé en Gare du Nord et repéra rapidement son ami Jérôme Bourbon.

- Comment vas-tu ?
- Bien, mais j'ai hâte d'être à demain.
- Tout est prêt. La salle est réservée et nous avons réussi à rassembler beaucoup de monde et pas mal de mouvements différents. Nous avons même quelques personnes du Front.
- Membres... temporaires tu veux dire ?
- Oui, Marine va les exclure rapidement.
- Tu sens l'émergence de quelle tendance ?
- En fait, je pense qu'il est un peu tôt encore pour le savoir. En revanche, il faut obligatoirement se servir de ce point de levier que représentent les informations de Wikileaks et ce que tu as trouvé.

C'est jusqu'à tard dans la nuit qu'ils discutèrent dans un appartement en haut d'une tour à refaire le monde.



Chapitre 13 – L'église

Luigi Balbi était désespéré. Bien qu'il fut sur le point d'atteindre le but qu'il s'était fixé, il lui manquait quelques jours pour finir son ouvrage. Au dernier moment, il avait été muté dans un autre service. Avait-on remarqué son petit manège ? Il en doutait. On l'aurait renvoyé immédiatement après enquête approfondie. Demain, l'entrée des locaux lui sera tout de même refusée et l'accès bloqué sur son badge.

Sa mission était plus importante que tout et il avait pris sa décision. Il agirait aujourd'hui. Luigi passa un coup de fil à Giuseppe. À l'autre bout, l'interlocuteur était effaré.

- Tu ne peux pas me demander cela
- Si je peux, car je le dois. C'est la seule façon.

Luigi argumenta tant et si bien qu'il réussit à convaincre Giuseppe. Son ami ne pouvait refuser après tout ce qu'il avait fait pour lui. Mais cette fois-ci c'était plus que spécial.

Luigi se rappela son arrivée au Vatican, l'honneur et la profonde émotion qu'il avait ressentie en servant l'Église de Dieu. Gravissant les échelons et l'âge venu, il entra aux « Archives secrètes apostoliques du Vatican » comme employé. Au début de sa carrière, il gérait les nombreuses personnes qui étudiaient dans la grande salle blanche aux bureaux modernes.

En 2006, il y eut du changement. Benoît XVI permit aux chercheurs de travailler jusqu' au pontificat de Pie XI, en excluant, de fait, la période de la Seconde Guerre mondiale. Puis un jour, simple bibliothécaire, il était tombé sur certains documents qu'il n'aurait pas dû voir. Cela lui prit plusieurs années pour enfin compléter ses informations.

Et puis hier le drame. On lui retirait l'accès au « Bunker » des archives et il serait muté dans un autre service. Il n'en pouvait plus. Effondré, il constatait avec peine que plus rien ne tournait rond ici-bas. La foi était moribonde et les ennemis de sa religion étaient de plus en plus virulents. Le serpent juif dominait le monde et les musulmans le terrorisaient. Les jésuites et les francs-maçons avaient noyauté le Vatican. Les juifs caviardaient la bible des passages soi-disant « antisémites ». On laissait les adversaires en paix pour attaquer la Fraternité Saint-Pie-X ! Le comble !

Mais Luigi devait être courageux. Il se releva, reprit sa respiration et fit un signe de croix. Il se mit à prier. Après

son acte de contrition, il prépara le matériel nécessaire. Il disposait d'un simple lecteur micro SD avec une carte mémoire de grande capacité sans oublier un coupe-papier dont il ne se séparait jamais vu le nombre d'enveloppes et de documents qu'il ouvrait. Celui-ci était modeste, mais solide et provenait d'un fournisseur qui lui en avait fait cadeau. Le moment était venu. Prenant son courage à deux mains, il emporta son carnet où étaient notées les références des derniers renseignements à obtenir, se recoiffa et rectifia sa tenue. Rien ne devait attirer l'attention du garde suisse. Il descendit au sous-sol, passa le contrôle sans encombre hormis le coupe-papier qui passa sur le tapis.

Il salua l'aide-bibliothécaire Romano qui officiait ce jour-là en toute tranquillité. Après avoir trié quelques feuillets sans intérêt, il s'employa à numériser quelques pages. Puis il s'adressa à Romano :

- Tu peux nous chercher deux capuccini et un dolce mele²⁵ ?
- Mais je ne peux pas quitter mon poste.
- Ma si, c'est moi qui paie.

L'archiviste était gourmand, et un Italien ne peut résister à un café, et la sœur Maria en préparait d'excellents avec une poudre chocolatée par-dessus. Luigi le savait. Une fois Romano éloigné il verrouilla la porte électrique et copia les fichiers nécessaires tirés des archives de Pie XII

25 Gâteau aux pommes.

sur la carte micro SD avant de faire ce qu'il fallait. Il fit un dernier signe de croix et plaça le coupe-papier contre le mur et Luigi se jeta dessus avec force. Il mourut tout de suite et son corps s'effondra sans bruit.

Le responsable des archives du Vatican, le préfet Sergio Pagano fut averti sur-le-champ. Il se rendit sur les lieux, avec un carabinier qui vint enquêter. Les gardes suisses collaborèrent. Le relevé des traces et des empreintes ne fut qu'une routine. Les caméras de surveillance n'étant pas admises, les inspecteurs se basèrent sur les faits. Luigi s'était poignardé sur un accès de folie ou de désespoir. On envoya le corps pour une autopsie à la morgue. Rien n'avait été dérobé et rien n'était sorti. Le préfet était rassuré.

Le docteur Giuseppe Lombardo avait été prévenu de l'arrivée de la dépouille. Une fois celle-ci installée, il congédia son assistant et se mit à l'œuvre. Son ami était là sur le métal froid de la salle. Comment cela avait-il pu se produire ? C'est en pleurs qu'il exerça son métier. Il incisa la peau et sortit les viscères. Il trouva rapidement ce qu'il cherchait.

Le lecteur et la carte micro SD furent rincés et il les glissa dans sa poche dans un flacon en plastique contenant du riz afin de les assécher et éviter la rouille. Il se lava les mains, essuya ses larmes pour finir son rapport et rappeler l'assistant après un petit instant de recueillement et un signe de croix.

Il rentra chez lui en scooter. Son quartier était assez joli, composé de hauts immeubles typiques et anciens. Il n'avait plus qu'à suivre les dernières instructions de Luigi à la lettre et à feuilleter le document avec sa liseuse. Il s'installa sur la terrasse, la vue sur Rome prenait une couleur particulière ce soir. La ville que Luigi aimait tant était si belle avec la cathédrale dans le fond, rougie par le soleil couchant. Il devait le faire alors il se remit à l'ouvrage et examina le rapport en entier.

Pour résumer, le dossier innocentait Pie XII des accusations de collaboration sur chaque point et sans aucun doute. Les témoignages des divers religieux et des anciens SS étaient formels.

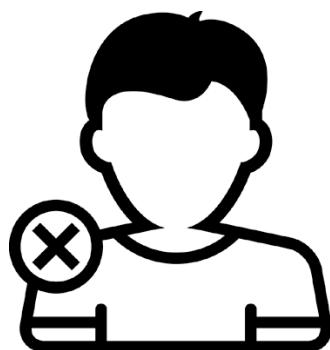
Par contre, il y avait aussi des preuves du noyautage de la papauté par des évêques marranes, de l'implication des francs-maçons et des juifs dans de louches transactions, notamment pour le synode Vatican II. Certains traîtres pratiquaient même la religion juive ou faisaient partie du B'nai B'rith. L'information la plus importante qui avait bouleversé son ami et qu'il avait désormais sous ses yeux était liée à la Shoah.

Des dizaines de lettres prouvaient que celle-ci n'avait jamais eu lieu. Pire encore, l'église savait. Romano, en bon catholique, se mit à pleurer de rage. Les Papes en étaient informés, mais leur incurie avait permis aux juifs de perpétuer leur mystification au nom de l'amour du prochain. La foi avait été détruite et les chapelles se

vidaient.

Un grand nombre de prêtres avaient voulu témoigner, mais le secret de la confession les avait empêchés de parler. Et les juifs ne se confessaient pas à une tierce personne, uniquement devant Dieu, ce qui est tout de même plus pratique pour conserver un secret!

Et puis le sable du temps avait recouvert les mensonges d'un peuple.



Chapitre 14 – L’effacement

Michaël se connecta sur l’ordinateur d’Isabella pour s’apercevoir que ses fichiers avaient été supprimés. Il essaya le compte de son père pour constater la même chose.

- Tout a été effacé. Mais les négatifs sont heureusement encore en sécurité dans un laboratoire d’expertise photographique. Reprenons. Votre grand-père était sûrement un homme bon. Il est mort de quoi ?
- De maladie dans son lit. Pourquoi ? Vous croyez qu’il a été tué ?
- Non, c’était juste une question.
- Moi aussi je me la suis posée. Avec un certain Doug Horne, il avait travaillé sur le film de l’assassinat de JFK tourné par un témoin : le juif Abraham Zapruder²⁶. Mon grand-père avait déterminé que la bobine avait été « altérée » par la CIA. On

26 Seul témoin ayant filmé la scène. Le tueur de JFK a été tué par Jacob Rubinstein, juif polonais qui déclara avoir agi pour le peuple juif !

avait plusieurs raisons de le tuer, mais c'était bien longtemps avant sa mort.

Elle commença à verser une larme. Michaël lui prit la main. Le rapprochement était naturel.

- Je comprends. Ne pleurez pas. Je suis là. Je vais vous aider.

La brune Isabella continuait sur sa lancée.

- Et puis sur son avis de décès, il a mentionné ses derniers vœux : donner de l'argent à la fondation d'un acteur, celui de la série télévisée : « Les Experts ».
- Le héros, Gary Sinise ?
- Oui, il s'occupe des vétérans de l'armée. Il voulait sûrement faire un ultime jeu de mots, car il se considérait un peu comme un expert dans son domaine. Il a aussi fait don à une banque alimentaire. Lorsqu'il a commencé à douter de la Shoah, on l'a écarté. Et maintenant encore après sa mort, sur Wikipédia, on le critique en diminuant son rôle et le traitant d'ignorant. Surtout un dénommé « Hcberkowitz », probablement juif²⁷. Ils sont en train de minimiser son talent et vraisemblablement dans le but d'effacer son article Wikipédia.

Michaël buvait ses paroles, mais il l'interrompit.

- Je vais prendre l'avion dès aujourd'hui pour l'Ohio, récupérer les négatifs. Ils sont à Colombus.

²⁷ Véridique

- Pourquoi aussi loin de Los Angeles ?
- Ce sont les meilleurs experts, d'après mon père.
- Ça me rappelle quelque chose. Ah oui, le texte sur le site de la CIA. J'ai cherché de mon côté le terme Aerocon, mais ce qui se rapproche le plus est une société de photos aériennes dans l'Ohio. Pourquoi ne pas s'y rendre aussi ? Tous les deux, je veux savoir le fin mot de l'histoire.
- On se dit tu, ce sera mieux ?
- OK. On y va ensemble.

La jeune femme avait conquis Michaël qui ne pouvait refuser. Isabella prit quelques effets dans une valise et suivit Michaël chez sa tante pour récupérer quelques affaires personnelles.

Après l'embarquement, la conversation continua dans l'avion, ils avaient le temps. Le vol n'arriverait que dans 4 heures à Columbus.

- J'ai téléphoné au laboratoire. Ils nous attendent.
- Tu n'as pas peur qu'on nous suive ou qu'on nous surveille ?
- C'est possible. On verra bien. J'ai repéré la société Aerocon Photogrammetric Service au « 4515 Glenbrook Road » à Willoughby. Il nous faudra 2 heures et demie en voiture pour y parvenir.
- J'ai fait des recherches sur ma tablette. Le revenu

annuel est de 5 à 10 millions de dollars pour 20 personnes dont pas mal en sous-traitance. C'est beaucoup, non ?

- Sauf si elle travaille pour la CIA.
- Tu n'as rien sur le patron ?
- C'est un certain Jim Liberty. Un nom très patriote. Une employée juive : Anneliese Pollock et encore un juif sur la première page du site : Abrams. Je vais finir par être antisémite !
- Abrams ? Talbert Abrams est un héros d'après mon père. Un autre expert de l'ancien temps. Oui, il était juif et il a même une montagne à son nom dans l'antarctique.
- C'est noté « Abrams Aerial Survey Corporation » sur la première page en petit. Je me demande ce que nous allons faire là-bas ?
- On n'entrera pas. On jette juste un œil, rassure-toi. Viens.

Elle se réfugia dans ses bras. Ils étaient presque arrivés, l'avion survolait à présent le Kentucky. Ils étaient dans un état proche de l'Ohio et avaient le moral à zéro.

Qui était l'ennemi ? Ils avaient tous les deux une idée sur la question : la CIA ou les juifs. Ils s'assoupirent un peu avant l'atterrissage. Une fois la location de voiture effectuée, ils grimpèrent dans une Chrysler blanche pour rouler en direction de Columbus. Michaël conduisait et

Isabella s'était endormie sur le siège passager, encore plus belle, ensommeillée.

Deux heures et demie plus tard, après avoir récupéré les bobines de film et déjeuner, ils étaient garés sur place dans une zone commerciale aux routes droites avec des arbres et du gazon. La société Aerocon était logée dans un grand bâtiment de brique et de verre et c'était la seule où flottait un drapeau américain. Il réveilla Isabella à regret.

- On y est
- Et alors ? On rentre.
- Non, j'ai réfléchi. Cela ne sert à rien. On va donner l'alerte.
- OK, on repart, je vais dormir encore. Tu veux que je conduise ?
- Pas la peine, je peux y arriver. Rassure-toi.

La Chrysler fit demi-tour, suivie par une Chevrolet grise. Au volant de la berline, Dan était plus doué que son prédécesseur et surtout plus prudent. Il restait en contact permanent par SMS sécurisés avec Brian et se gardait bien de tout faux pas. Il avait joint le musée qui connaissait l'endroit où avaient été expédiées les bobines et il avait suivi les jeunes gens jusqu'à Willoughby. Rien de plus simple. Pendant la pause repas, il avait posé un micro sur le véhicule et écoutait leurs conversations.

Il savait que les négatifs étaient à bord et il attendait une confirmation pour les liquider et récupérer les bobines.

Dan maîtrisait l'art de simuler un accident. Le SMS arriva bref et sec. Le feu vert était donné.

Il accéléra, les dépassa à toute vitesse pendant plusieurs kilomètres et courut hors de la Chevrolet.

Il s'allongea, se cacha dans l'herbe haute, se prépara à mettre l'automobile en joue avec son pistolet muni d'un silencieux.

L'endroit était désert à quelques kilomètres du centre, en pleine forêt sur une voie rapide. Aucun risque de se faire surprendre. Il viserait les pneus. La Chrysler ferait une embardée et ensuite, selon l'état du véhicule, il récupérerait les films ou bien mettrait le feu à celui-ci. On croira à un accident, car qui irait chercher la balle.

Dan était prêt à tirer. La voiture ne tarderait pas à approcher. Il écoutait toujours les conversations. Michaël passait un coup de fil.

- Mme Griffith ? Oui. Ça peut aller. Et vous ? OK. J'ai une information pour vous. Je suis allé récupérer les bobines avec le reçu que mon père avait chez lui. Rassurez-vous. Comment ? Vous avez les clichés ? Sur le serveur ? Ah tant mieux. Faites-en bon usage. Au revoir. Merci beaucoup. Je vous embrasse.

Il retira le doigt de la gâchette en hésitant. Devait-il tirer ou au contraire attendre ? Bzzz ! fit le vibreur du téléphone. Il laissa passer le véhicule pour répondre et communiquer

les dernières informations. L'ordre était confirmé et une nouvelle mission s'ajoutait à la sienne.



Chapitre 15 – Le musée

Brian avait été clair. Dan devait s'assurer coûte que coûte de la destruction des versions numérique des clichés aériens. Après seulement il pourrait se débarrasser des deux jeunes gens. Son point de vue différait de Brian. Il aurait pu s'occuper du musée ensuite. Il ne pourrait peut-être pas retrouver une meilleure occasion d'en finir avec ces deux-là.

Le musée ne possédait pas de responsable informatique. Dan passa un appel à la société de sous-traitance qui le gérait pour proposer ses services d'externalisation des données. En faisant un peu de social-ingénierie, il apprit rapidement que le système de sauvegarde était basé sur des cassettes DLT et un logiciel spécifique. Dan n'avait plus qu'à s'introduire dans les locaux pour détruire le fichier. Il devait en premier obtenir le mot de passe principal, celui de l'administrateur.

Une en pleine journée lui permit d'identifier les caméras et alarmes et de poser un enregistreur de frappe discret

sur l'ordinateur. L'après-midi même, il recevait la liste des touches tapées sur son téléphone. Le soir venu, il entra dans le musée après avoir neutralisé les dispositifs de surveillance.

À l'intérieur, il repéra la salle du serveur, se connecta sur celui-ci et effaça seulement les fichiers de Thomas. Il devait rester discret. L'après-midi, il avait appris à utiliser le logiciel de sauvegarde et programma la destruction de toutes les copies sur bande magnétique. Le tour était joué. Il pourrait passer à la deuxième partie du plan.

Dans son grand bureau, Brian s'inquiétait, car non seulement les originaux étaient toujours dans la nature, mais les photos avaient été sauvegardées. Qui sait ? Des images auraient très bien pu être diffusées par les employés du musée. C'était mal connaître la pauvre miss Griffith qui était débordée. Rien n'était sorti et rien n'avait encore filtré dans la presse.

Brian reçut un SMS du tueur lui annonçant qu'il avait accompli la première partie du travail. En homme intelligent, il aimait bien employer une langue particulière pour dialoguer avec ses contacts douteux. Avec ce gros imbécile, il avait utilisé l'argot et le latin avec Dan. Ainsi cela lui permettait de disposer d'un niveau de sécurité supplémentaire. Il aurait immédiatement cessé toute conversation si son interlocuteur répondait autrement et avec un langage différent.

Le juif soupira d'aise et se mit à réfléchir. Il avait dépensé une grosse somme, mais à bon escient. Désormais, à lui de jouer des coudes pour se faire la place qu'il méritait. Le proverbe yiddish disait : « Qui ne peut supporter le mal ne vivra pas pour voir le bien ». Il avait fait le mal, maintenant il voulait la contrepartie.

Il composa le numéro de la tête pensante du B'nai B'rith : Gary P.Saltzman. L'homme qui avait presque le pouvoir d'un président lui répondit avec onctuosité. Mais Brian savait que ce miel pouvait être du poison s'il le décidait et que le cœur de cet homme était aussi froid qu'un iceberg. Il prit son temps, savourant ce moment.

- J'ai une excellente nouvelle à vous annoncer, M. Rosenberg
- Laquelle, cher ami ?
- Nous ne devons plus nous soucier des goyim.
- Vraiment ? Vous me remplissez de joie, mon frère.
- Je vous l'assure, j'en ai la confirmation. Je pense m'être montré assez digne de confiance dans cette affaire.
- Bien entendu. Je vous tiens au courant. Nous nous réunissons mardi soir. Vous pouvez considérer que c'est acquis. Avec toutes mes félicitations. Mazel tov ! Nous vous enverrons votre contrat pré signé dès mercredi.

Brian raccrocha, le sourire aux lèvres. Il avait gagné, du

moins il le croyait, car, entre-temps, Jim Garcia avait fait publier son dossier et pour se préserver de tout mauvais coup, avait envoyé tous ses documents sur Wikileaks et dans un entrepôt de stockage. S'il lui arrivait quelque chose, les preuves seraient à l'abri.

Le suicide de Luigi Balbi porta ses fruits et en Italie fut publié un dossier complet. Giuseppe Lombardo avait respecté les instructions à la lettre et l'article paru dans le journal « Corriere della Sera »²⁸ fit grand bruit.

Sortis presque en même temps, les deux textes ont conforté l'opinion publique que la Shoah n'était pas si inébranlable. Quinze jours plus tard, le président russe décida de frapper fort en déclassifiant des documents s'étalant entre 1930 et 1989.

Il déclara calmement, comme à son habitude :

« Pour autant que j'en sache, selon les informations fournies par les agences chargées des archives, ces documents font état de noms très intéressants, des documents qui surprendront la société... »

Les présidents russes étaient-ils au courant ? Où étaient-ils complices du plus grand mensonge de l'humanité ? Poutine donna des ordres.

Les Russes retrouvèrent les dossiers personnels du responsable de la propagande : le commandant Alexander

28 Grand journal italien.

Vorontsov. Celui-ci avait filmé la libération du camp d'Auschwitz sous la forme d'une reconstitution avec des déportés ²⁹: l'accueil des « libérateurs », les prisonniers derrière les grillages, les femmes dans une baraque. Tout était faux et avait été repris tel quel par la presse et par les juifs. Des extraits furent même recyclés par Alain Resnais dans son film « Nuit et Brouillard ».

Les cinéastes soviétiques ne furent pas les seuls à utiliser ce procédé de mise en scène. Le 7 mai 1945, à Mauthausen fut organisée pour les reporters américains une reconstitution de l'arrivée des soldats américains accueillis par des déportés en liesse. Des photographies « posées », images truquées et fausses³⁰, furent réalisées par des Anglo-saxons comme Margaret Bourke-White à Buchenwald.

Les archives russes enfonçaient le clou. Poutine ne savait pas même s'il ne l'avait jamais cru. Bien sûr, il avait donné le change et cela l'arrangeait bien de dénigrer l'ennemi national-socialiste. Mais c'était du passé et les juifs étaient encore plus virulents.

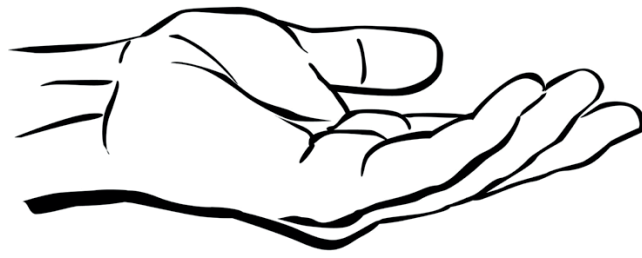
Le pape Bergoglio ne pouvait nier et il dut faire son mea culpa et renoncer à sa fonction, pleuré à chaudes larmes par les médias lors de son discours d'adieu. Il ne fournit aucune explication à la presse et évoqua des erreurs qu'il avait commises et dont il devait répondre devant Dieu.

29 Véridique.

30 Véridique.

Même dans son départ, il ne pouvait juger les juifs.

Naturellement, on procéda à l'élection d'un nouveau chef de l'église en convoquant les cardinaux. Le vote commença 15 jours après le discours. Le délibéré fut long, mais la fumée blanche sortit au bout de 5 jours et ce fut pour nommer un membre de l'Opus Dei. La tendance était inversée et le pape fut immédiatement décrié par les journalistes. Il fallut attendre encore un mois pour apprendre avec stupeur l'organisation d'un nouveau synode et l'intention de réintégration des sédévacantistes et de la Fraternité Saint Pie X.



Chapitre 16 – La quête

Les juifs avaient perdu une bataille, mais pas la guerre. Il leur était impossible de rembourser tout de suite, et comptait simplement retarder l'échéance en payant quelques millions d'euros à grand renfort de publicité. Il y eut plusieurs phases chez ces juifs, comme pour un deuil. Si l'on en croit la docteur Elizabeth Kübler-Ross³¹, décédée en 2004, qui fut psychologue et spécialiste du comportement, il existe plusieurs étapes dans le deuil. Se succèdent : le déni, la colère, le marchandage, la dépression et l'acceptation.

Tout d'abord, les sionistes les plus virulents et les plus lâches ont nié toute participation au mensonge de la Shoah. Pour un peu, la judéité semblait avoir disparu. La notion de juif était redevenue floue. Avec humour, on aurait pu les appeler des « négationnistes ». Parallèlement, beaucoup d'anciens rescapés des camps sont revenus sur leurs dires et ont avoué avoir raconté des histoires, Élie Wiesel le premier. Puis d'autres s'excusaient.

³¹ Juive.

Ils n'avaient pas vraiment menti, ils avaient exposé « leur vérité » et y avaient cru par autosuggestion.

Une fois passée la phase de déni, vint ensuite la colère. Le Premier ministre Netanyahu a immédiatement menacé l'Allemagne de suspendre les relations diplomatiques actuelles. Le seul effet de ces provocations fut en retour la rupture des contrats commerciaux et des avantages dont bénéficiait Israël avec l'Allemagne.

Le marchandage fut la partie la plus visible. Toutes les organisations juives mirent sur pied une grande « quête » au niveau mondial pour créer un fond de remboursement. On piocha immédiatement dans les réserves financières après avoir négocié en urgence un étalement de la dette. Les juifs tentèrent même de faire voter une aide du FMI. Ce fut aussi une grosse dépression chez les juifs qui étaient déjà d'un naturel fort pleurnichard. D'habitude, leurs larmes n'étaient pas sincères, mais dans ce cas précis, comme Harpagon, ils avaient perdu leur cassette, leur trésor. Les juifs durent accepter leur sort et boire le calice jusqu'à la lie. Leur mensonge était dévoilé.

La conséquence immédiate de ces événements fut la dissolution de la Fondation pour la Shoah et ses dérivés, on récolta ce qui restait du budget annuel de 20 millions d'euros³². Sa dotation initiale, de 393 millions d'euros, provenait de la restitution par l'État et les institutions financières concernées des fonds en déshérence issus de la

32 Tous les chiffres de ce chapitre sont vrais, sauf ceux de vente.

« spoliation » des juifs de France. Mais cette somme avait bien prospéré depuis grâce aux intérêts. Le bas de laine fut vidé.

La LICRA et le CRIF résistèrent encore sous la pression de quelques politiciens amis de Simone Veil qui perdait là son poste de présidence. En toute logique, l'ensemble des monuments « de mémoire » n'avaient plus raison d'être. Ils furent rapidement fermés, et leur mise en vente organisée. Le personnel fut licencié et le patrimoine immobilier liquidé au plus offrant. Des entreprises de démolition s'occupèrent d'effacer toute trace des monuments eux-mêmes. À certains endroits, la population s'était chargée de les recouvrir de graffitis. Les plaques du mur des noms du mémorial de Paris furent démontées pour être entreposées on ne sait où. On raconta qu'elles avaient été vendues à un collectionneur.

Ces lieux n'étaient de toute façon que des faux destinés à punir le peuple français. Aucun n'avait d'ailleurs été un véritable camp, juste un passage pour un exode organisé par des Allemands. Mais la devise des juifs avait toujours été : « Tous coupables et pour toujours ». La vente des sites commémoratifs généra environ 30 millions d'euros, beaucoup moins que leur achat, rénovation ou construction. Le Natzweiler-Struthof en Alsace ne rapporta rien et fut même déclassé du patrimoine des monuments historiques. Dans le Béarn, le camp de Gurs n'était qu'un bout de terrain aménagé qui avait

coûté la bagatelle de 571 000 euros. L'état, le Conseil Général, le Conseil Régional des Pyrénées Atlantiques, la communauté des communes de Navarrenx, la Fondation pour la Mémoire de la Shoah, et les Länder allemands (sic), participèrent à ce financement. Mis en vente, le terrain resta un an sans acquéreur avant l'ouverture d'un camping 3 « étoiles ».

Alors qu'elle avait coûté 4 millions d'euros sans compter les 200 000 euros de budget annuel, la grosse maison de maître d'Izieu fut vendue avec difficulté un peu moins de 700 000 euros pour un groupe immobilier désireux de la transformer en hôtel.

Le camp de Royallieu fut racheté à bas prix par la mairie. Il n'y avait rien à voir et il ne restait que trois bâtiments vides sans aucune valeur, tout au plus pour des salles. En revanche, une plus-value fut réalisée avec le centre d'histoire et de mémoire d'Orléans qui s'est vendu par lot pour des appartements pour une somme supérieure à son budget de 1,4 M€, soit 1,5 M€.

Parmi les deux plus grosses cessions, le mémorial de la Shoah à Paris et ses 5 000 m² qui coûta 23 millions d'euros se vendit très bien pour un prix non communiqué. On passa sous silence que la mairie avait cédé un immeuble à l'époque. Les livres du centre de documentation juive contemporaine (CDJC) furent déménagés fort heureusement, même si les employés brûlèrent quelques archives pour faire de la place.

La deuxième transaction importante fut le bâtiment du mémorial de Drancy, qui avait coûté 15 millions d'euros et se vendit 3 millions, car situé en ville. C'était un grand immeuble moderne et discret de 3 étages près d'un wagon SNCF usagé et une stèle commémorative.

Toujours près d'un wagon, le site du Camp des Milles à côté d'Aix-en-Provence, dont le coût final avait été de 18 millions d'euros fut cédé pour 3 millions. Le groupe Lafargue avait vendu le terrain à bas prix, car le bâtiment devait subir un désamiantage complet. La région a versé des millions d'euros comme convenu pour en faire un lieu d'endoctrinement pour le « vivre ensemble ».

À l'intérieur, on peut y lire une propagande éhontée contre le Front National et un rappel du massacre rwandais tutsi, histoire d'en foncer un peu plus le clou, car celui-ci a été reconnu par la France ! Tous les génocides sont indiqués dans leur langue : Samudaripen, pour les Tsiganes et Tseraspanoutioun pour les Arméniens. Pour affaiblir la notion dans la mémoire des visiteurs ? Pour éviter de retenir le nom ? Et quel mot pour le génocide des homosexuels ?

De toute façon, pour chaque monument, le schéma était le même. Après une longue supplique pour obtenir des dotations, le projet est accordé. Mais la Fondation pour la mémoire de la Shoah n'avait jamais financé un bien dans sa totalité. Le gain était donc important, car les sites bénéficiaient en plus de subventions de fonctionnement.

Ensuite pour aider à leur rentabilité les écoliers sont envoyés par cars entiers pour endoctrinement afin d'apprendre «le vivre ensemble». Comme s'y engageait une certaine madame Martine Vassal, présidente du Conseil Départemental des Bouches-du-Rhône, «Tous les élèves de 3^e des Bouches-du-Rhône viendront visiter le Camp des Milles »³³. La plus belle arnaque était probablement celle du Camp de Rivesaltes (Camp Joffre) qui avait nécessité 23 millions d'euros d'investissements, dont 13 millions fournis par la région Languedoc-Roussillon. Mais où était passé l'argent ? Une simple vue aérienne montre 42 hectares de terre aride et des ruines avec au milieu un immense bloc de couleur ocre. Ce fut aussi la perte la plus sèche, car le bâtiment ne trouva pas acquéreur même dans la zone industrielle proche.

Les sommes récoltées posèrent un problème de taille qui fut le transfert d'une telle somme à l'étranger. L'état se dédommagea en partie, mais la plus grosse partie prit la direction de l'Allemagne. Ce fut ce moment précis où Vincent Reynouard réapparut.

33 Véridique et en majuscules sur le compte Facebook et sur le site.



Chapitre 17 – Captain America

L'Amérique avait enfin un président blanc : Donald Trump. Après son élection, celui-ci déclara qu'il envisageait de cesser son aide financière à Israël. Que n'avait-il osé dire ? Même si ce n'était qu'à l'état de projet, la pire clameur de haine s'est élevée instantanément de tous les lobbies juifs des États-Unis et du monde entier. Une longue série de lamentations fut suivie de communiqués rageurs de la part des organisations juives et pour faire pression sur le gouvernement, une campagne de boycott des produits américains fut immédiatement mise en place. Pour Israël, c'était risqué au vu de sa dépendance vis-à-vis des États-Unis et l'échec fut total.

Sans réaction positive, une « aliyah³⁴ » massive, mais faussée fut organisée rapidement. Chaque jour, les chaînes de télévision matraquaient le message de ces

34 Aliyah : littéralement « ascension » ou « élévation spirituelle », retour vers Israël.

Américains obligés de quitter le pays. Pour marquer les esprits, Brian, récemment élu, sélectionna tout d'abord une centaine de familles dans la région de Los Angeles et les mit en avant, en invitant les journalistes à témoigner. C'était trop facile, car les médias étaient massivement juifs depuis longtemps. On se lamenta beaucoup sur le sort de ces malheureux. Comme Céline disait : «Pleurer, c'est le triomphe des Juifs ! Réussi admirablement ! Le monde à nous par les larmes !». Ils poussèrent même la «chutzpah³⁵» jusqu'à se répandre en plaintes sur ces pauvres gens, embarquant leurs maigres biens dans de gros camions de déménagement. Un véritable exode ! Le terme était bien sûr galvaudé.

Dans toute leur histoire, les juifs ont toujours eu maille à partir avec les populations locales. Leur caractère oppresseur, dominateur, belliqueux a invariablement causé des réactions dans tous les pays traversés par ces nomades.

Dans le cas de l'Amérique, les «olims» (immigrants) qui retournaient vers Israël étaient subventionnés à outrance. L'assistance financière (Sal Klita) fut multipliée par cinq. Alors que les années précédentes, elle était de 4200 euros par personne adulte, l'Agence Juive et l'organisation juive Nefesh B'Nefesh la portèrent à 21 000 euros. En conséquence directe, le nombre d'émigrants vers Israël augmenta.

35 Chutzpah : culot juif.

On se chargeait de tous les papiers, car la montée vers Israël était une chose complexe et la loi civile et religieuse comportait trop de cas spéciaux. C'était un véritable casse-tête sauf pour les escrocs millionnaires comme Gilbert Chikli, Gilles Bénichou et Stéphane Alzraa³⁶ pour lesquels c'était la meilleure solution pour échapper à la justice.

Tous les états américains virent des départs massifs. Des familles entières furent payées ou menacées. Pour les pauvres hères embarqués dans cette opération de communication télévisuelle, commença un long calvaire. Ils ne connaissaient pas l'hébreu, ne savaient où trouver de quoi se loger dans un pays où les prix de l'immobilier avaient flambé. Sans travail ou alors à un salaire faible et sans habitations de type HLM, la situation allait forcément dégénérer. Mais cela importait peu. Le peuple élu allait « monter vers Israël », mais sous la contrainte au risque de revenir.

Dans tous les états, on poussa les plus pauvres à partir. Mais les plus riches restaient sur place ainsi que la majeure partie des juifs. Seuls quelques individus très religieux et des retraités aisés envisageraient le retour avec plaisir. Depuis plusieurs années, l'« aliyah » est pratiquée par ceux qui veulent échapper au fisc. Il est simplement nécessaire de faire domicilier le siège social en Israël qui les accueille les bras ouverts. Ce petit état leur offre une

36 Escrocs juifs (pléonasme).

exonération d'impôt pendant dix ans sur tous les revenus de source étrangère et sur les activités non déployées en Israël, mais aussi sur la fortune personnelle.

Si malgré tous ces avantages les juifs n'émigrent pas, c'est qu'ils sont mieux ailleurs, voilà tout ! L'« aliyah » échoue depuis des années et l'opinion publique américaine ne bascula pas du côté des juifs pour plusieurs raisons. La plus importante était l'état de grâce dont bénéficiait encore le président élu.

Le départ des juifs était leur problème. Le gouvernement n'avait rien d'un antisémite, la propre fille de Trump Ivanka avait « épousé » la religion juive en se mariant avec Jared Kushner, un juif orthodoxe. Le public était plus sensible aux économies effectuées. Plus de 154 milliards de dollars avaient été donnés par les États-Unis à Israël de 1948 à 2005 (3,1 milliards de dollars pour l'année 2014). Même la pseudo « gauche » américaine ne protesta que mollement, ne pouvant défendre Israël, l'opresseur des Palestiniens.

La deuxième raison est que fondamentalement, le peuple américain est isolationniste. Sans les juifs, l'Amérique n'aurait pas participé à la Seconde Guerre mondiale. De plus, l'électorat de Trump était échaudé par l'Irak, apeuré par le 11 septembre et exaspéré par les affrontements en Syrie. Il refusait que ses soldats aillent se battre, car ce n'était pas pour le bien des Américains. La patrie n'était pas en danger. Aucune raison suffisante donc pour

prendre les armes.

Le sionisme n'était pour les États-Unis qu'une façon d'affirmer leur impérialisme et compenser l'équilibre entre juifs et musulmans pour obtenir une stabilité au Moyen-Orient. Mais les faits ont démontré que ce n'était plus le cas sur le terrain. La donne avait changé. Israël avait pu avoir un poids stratégique pendant la Guerre froide, mais il est devenu un handicap grandissant maintenant que celle-ci est terminée. Et le soutien inconditionnel à Israël a renforcé l'anti-américanisme. Le jeu en valait-il la chandelle ? Non.

De plus, Trump était partisan de la *realpolitik* et pragmatique, un peu comme Hitler, mais sans le national-socialisme et sans la moustache. Il voulait la paix et privilégiait le dialogue et la diplomatie. La comparaison s'arrêtera là. Enfin, Trump était un homme détesté des élites et proche du peuple malgré sa fortune. Il raisonnait souvent comme vous et moi. De quel droit cette petite nation qui se prétendait le « peuple élu » irait commander la politique d'un des plus puissants états du monde. C'était littéralement ce que pensait la majorité du peuple américain.

Combien de pays à ce jour étaient en désaccord, en froid ou sans aucune relation diplomatique contre Israël ? Un grand nombre. Citons les ennemis tout d'abord : presque tout le monde arabe, l'Iran, l'Irak, la Syrie, l'Arabie saoudite, le Yémen, le Sultanat d'Oman, l'Afghanistan. Mais aussi

le Pakistan, la Somalie, le Soudan, le Tchad, l'Égypte, la Libye, le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, le Niger, le Tchad, l'Indonésie. Parmi eux certains, membres de l'ONU ne reconnaissent d'ailleurs pas l'État d'Israël. Soit en tout 21 pays à dominante arabe ou musulmane. Enfin, certains ont vu aussi leurs relations varier en raison des intérêts juifs comme la France après un vote à l'UNESCO. Idem pour la Turquie après l'assaut meurtrier lancé en 2010 par des commandos israéliens contre plusieurs bateaux affrétés par une ONG islamique turque. Israël déteste la Russie, Cuba ou tout pays qui soutient la Syrie.

À la moindre déclaration contraire aux intérêts des juifs, il est courant de les voir nous menacer d'anathème. Et bien, cela devait cesser ! Donald Trump avait décidé ainsi. Alors qu'il avait simplement envisagé de couper les crédits avec modération et par paliers, il réagit de façon plus musclée. Captain America avait prévu le courroux des hommes politiques juifs et put prononcer le discours télévisé qui annonça la baisse des budgets consacrés à Israël et autres contributions militaires externes. Tous les malheurs fondaient sur la maison d'Israël, mais le pire était à venir.



Chapitre 18 – Le laser

Dan était satisfait, ayant rempli la première partie du contrat. Tueur à gages professionnel, il avait été recruté par Brian et ses honoraires élevés se justifiaient par un travail impeccable. Le musée ne se rendrait pas compte immédiatement de la perte des données et dans le cas contraire, il n'avait laissé aucune trace. Pour se débarrasser du jeune couple, il ne pouvait utiliser une arme, car le client tenait à un décès accidentel et naturel, une mort « bio ». Dans son catalogue morbide, le tueur avait déjà testé l'explosion de gaz. Bien que très sonore, elle était très efficace dans le sens où aucune preuve matérielle ne restait après le souffle. La seule interrogation était le système de mise à feu : le choix était vaste. Tout ce qui produisait une étincelle était utilisable. Il avait même employé la chaleur d'un puissant pointeur laser et était assez fier de cette trouvaille. La police n'avait rien découvert ce jour-là bien qu'il ait détruit tout le dernier étage de l'immeuble de la victime. Son choix était fait.

Dan se mit en embuscade sur le toit de l'appartement

en face de celui d'Isabella. Les deux jeunes gens étaient enfin passés au stade supérieur et s'embrassaient sur le canapé après avoir dîné. La lumière s'éteignit et Michaël ne ressortit pas. Il était clair que les deux tourtereaux resteraient ensemble dans la chambre. Il descendit, entra dans leur immeuble puis crocheta la serrure sans bruit. Il se faufila dans la cuisine pour ouvrir le gaz avant de s'échapper puis remonta tranquillement s'installer en face.

Il aurait aussi bien pu les laisser s'asphyxier, mais il était tard et il avait envie de dîner et d'appliquer sa méthode. Il ajusta le laser et le pointa sur la vitre, mais sans succès. Le verre était probablement traité contre la chaleur. Énervé, il décida de retourner dans l'appartement. Il y avait la solution classique, bien que rustique, du four à micro-ondes. Correctement programmé, il suffisait d'y insérer du fer ou une feuille de papier aluminium pour provoquer une gerbe d'étincelles. Après l'explosion, il ne resterait plus aucune trace que des cendres. Il entra à nouveau d'autant plus facilement qu'il avait identifié le type de serrure et pénétra doucement. Mais Michaël était là, et referma avec violence la porte sur l'intrus. Il s'était réveillé et avait senti l'odeur du gaz pour le couper immédiatement. Dan était costaud et força l'entrée.

Michaël cria à Isabella de rester enfermée dans sa chambre. Ni elle ni lui ne possédaient de quoi se défendre. Le 2^e amendement aurait pu leur sauver la vie, mais il devrait

lutter. Dan alluma la lumière, prit un lampadaire proche et se débarrassa de l'abat-jour qui le gênait. Il n'était pas question pour lui d'utiliser une arme et cela jouait en la faveur de Michaël. Le jeune homme évitait les coups du tueur qui le frappa à plusieurs reprises. Dan était entraîné et prenait le dessus. Michaël se réfugia dans le salon et Dan le laissa faire. Au besoin, il pourrait le pousser vers la baie vitrée pour le jeter en bas, simulant un suicide. Il s'occuperait de la fille plus tard. Michaël ne trouva aucune arme de taille et se prépara à résister de son mieux et regarda son adversaire droit dans les yeux. Dan en fit de même avant de s'écrouler sur le tapis.

Isabella restait immobile, un rouleau de pâtisserie à la main. Malheureusement pour le tueur à gages, Isabella était bonne cuisinière et le rouleau était en marbre. Cela permettait d'étaler plus facilement la pâte pour les tartes surtout les pizzas. En attendant, Dan était à terre dans une flaque de sang qui s'écoulait de sa tête. Il était mort. Isabella choquée se jeta dans les bras de Michaël qui la consola.

La police fut sur les lieux dans la demi-heure et plus tard encore, l'inspecteur Sam Brody fut sur place. Reconnaisant Michaël, il le salua brièvement et s'éloigna pour diriger les hommes en bleus dans leur travail. Il se mit à l'écart, envoya toute une série de SMS en regardant tout autour de lui. Pendant ce temps, Michaël réconfortait Isabella qui tremblait encore de peur. Ce n'est que par hasard que

Michaël vit Brody se diriger vers le cadavre et retirer le téléphone de sa poche. Puis, sortant le portefeuille de la veste du défunt, il l'ouvrit et le tendit à un grand policier en civil.

- Isabella, ne te retourne pas. J'ai remarqué le manège de l'inspecteur. Ce type a un comportement plus qu'étrange.
- Tu es sûr ?
- Oui. Il a dérobé le smartphone de notre agresseur. Je te raccompagne chez toi et je vais m'en occuper.
- Je veux bien. Mais comment vas-tu faire ?
- Franchement, je n'en sais rien. J'improviserais.

Michaël suivit discrètement, mais facilement l'officier de police qui entra dans le bâtiment. Arrivé au commissariat du quartier, il ôta sa veste se dirigea vers son bureau dans un grand espace ouvert. Il se mit à l'aise et s'assit pour rédiger son rapport. Il avait disposé son portable à côté de lui. Dans le chahut avoisinant, il tenta de composer un numéro pour joindre un correspondant, mais y renonça rapidement. Ce fut le moment précis où Michaël se faufila jusqu'à son bureau et plongea la main dans le veston. Subtilisant le téléphone du tueur, il s'éclipsa en toute discrétion. Aucune alerte ne fut donnée et le policier n'y vit que du feu.

Manque de chance, le mobile était verrouillé. Retourné chez lui, il essaya quelques combinaisons sans succès

lorsqu'il lut un SMS avec ces mots «quid novi ³⁷?» ? N'étant pas très réveillé, il ne comprit pas du tout de suite, pensant que c'était de l'italien. Un deuxième message plus tard affichait «quam primum³⁸!». Il cliqua et le téléphone l'autorisa à répondre. Il saisit «Opus iam finivi³⁹». Il n'était pas sûr de son latin qui datait de quelques années. Le jeune homme se souvenait de ce terme, car il contenait «i am». Il ne fallait pas être très intelligent en revanche pour comprendre en quoi consistait cet échange. Parfois, le latin était utile. Il ôta la batterie puis le jeta dans un égout. Sam Brody s'aperçut du vol, mais ne put le signaler à ses confrères. Il lui suffirait de dire qu'il avait détruit le téléphone ou bien que le tueur n'avait rien sur lui.

Michaël Wilson était retourné annoncer la bonne nouvelle à Isabella. Il décida de prendre des vacances afin de se mettre à l'abri et de voir si les choses s'envenimaient. Il laissa Isabella qui devait s'occuper de son restaurant, passa embrasser sa tante et se réfugia dans la ferme d'un ami. Michaël aurait tout le temps de diffuser ses informations sur Wikileaks ou par un autre moyen.

37 Quid novi : quoi de neuf.

38 Quam primum : aussitôt que possible.

39 Opus iam finivi : j'ai déjà fini le travail.



Chapitre 19 – Le juge ment.

L'Allemagne avait changé récemment de chef d'État et celui-ci avait formé un nouveau «Kabinett», comme l'imposait le jeu de la République. Ceci expliqua peut-être l'enchaînement des événements. Le chancelier exigea une enquête, suivant en cela les États-Unis. Le nom en disait long sur l'emploi de la «novlangue» et la prudence des hommes politiques. La commission sur l'affaire Wikileaks concernant les révélations sur la Shoah fut appelée «Clichés» (en français dans le texte) et se mit au travail pendant trois mois. Les membres du SPD, du CDU, du CSU et les représentants des communautés juives se confrontèrent à la réalité ce qui entraîna la démission immédiate d'un bon tiers de ses participants, ne pouvant valider une conclusion défavorable.

Le compte-rendu fut clair et net. L'holocauste n'avait pas au lieu. De multiples preuves avaient été apportées et démontrées. Les informations fuitèrent bien avant la date

du rapport final et cela obligea le gouvernement fédéral allemand à émettre officiellement une requête à son homologue israélien en demandant une annulation de la dette allemande envers les juifs. Le remboursement total aurait pu être exigé et les juifs auraient pu se satisfaire de ce « statu quo », mais ils poussèrent de hauts cris et ce fut ce qui amorça leur déclin. De plus, par mégarde, ou plutôt par excès d'arrogance, la réponse de la commission fut rendue publique la veille du rapport officiel ce que les journalistes s'empressèrent de remarquer. Le chancelier, vexé, exigea le remboursement intégral des sommes versées.

L'histoire des indemnisations allemandes envers les juifs ferait l'objet d'un livre en plusieurs tomes ou l'on verrait bien clairement que le châtiment sur l'Allemagne en particulier n'a aucune limite, qu'elle soit financière ou temporelle. Ce livre n'est pas suffisamment long, mais on peut néanmoins chiffrer à plus de 70 milliards de dollars les versements effectués aux juifs par l'Allemagne. À titre comparatif le budget militaire d'Israël est de 13,3 milliards de dollars et la Knesset (parlement israélien) a voté une somme de 86 milliards de dollars le pays en 2016. On comprend donc que l'holocauste n'est pas une religion ou bien alors celle de l'argent.

Le procès fut long et minutieux et se déroula à Karlsruhe, au siège de la Cour fédérale de justice allemande (Bundesgerichtshof ou en abrégé BGH). Certains

auraient bien voulu qu'il se passe à Nuremberg ou à Braun-am-Inn⁴⁰, mais les juifs n'auraient pas accepté et se seraient doutés du traquenard. Et quand bien même Braun-am-Inn n'est pas en Allemagne, mais en Autriche. Ce fut encore les juifs qui décidèrent de la date du procès. À l'époque de Nuremberg, les condamnés furent pendus le 16 octobre 1946, dans la nuit d'Hoshaana Rabba, jour exécutoire du jugement final, le «Jugement dernier» pour les juifs.

Le château du BGH était une construction atypique. D'un côté, un magnifique édifice de style classique baroque et de l'autre un monument aux lignes froides en béton. Le procès-fleuve eut lieu dans la plus vaste des salles aux murs recouverts de grandes plaques de chêne clair. Moderne, elle était éclairée par un plafond blanc équipé de spots. Les chaises étaient noires et design, mais inconfortables. Les juges étaient vêtus de leur toge couleur lie-de-vin, ce qui pour certains d'entre eux était proche d'une certaine vérité. Mais le procès se déroula avec la plus grande rigueur et sans passe-droit.

Les avocats des juifs étaient tous là. On les avait vus débarquer avec leurs grosses berlines allemandes, si l'on peut dire. Ils n'étaient pas moins d'une vingtaine.

Il s'agissait de montrer leur force et cela reflétait aussi la multiplicité des organisations, comités et autres associations venant chacune défendre leur bout de gras.

40 Lieu de naissance d'Adolf Hitler.

On eut le droit à quelques « effets de manche » de la part des hommes de loi, et le juge dut tout de même prononcer l'exclusion d'un avocat qui avait perdu la raison en accusant le magistrat de menteur. Les juifs perdaient pied peu à peu.

Les clichés aériens furent montrés et leur analyse exposée par le laboratoire américain avec force détails techniques. Un homme de loi français intervint pour dévoiler les découvertes de Vincent Reynouard sur le trucage photo et le comptage des prisonniers. D'après l'histoire officielle, 400 000 juifs hongrois auraient été exterminés à Auschwitz pendant l'été 1944, d'où des installations de morts qui auraient toutes fonctionné en permanence et à plein rendement. Or on ne remarquait aucune « file d'attente », qu'elle soit longue ou courte. Vu d'en haut, un sol remué est très nettement visible et une fosse aussi. Or, rien n'était distinguable.

Le registre modifié par Samuel Stockton fut montré. Un avocat américain représentant Jim Garcia exposa les révélations du vieux Texan. Michael Wilson était là, en personne, pour relater le meurtre de son père et le départ de toute l'affaire, le hack du forum, le vol des disques durs et enfonça le clou avec les documents d'Isabella. Mais Brian resta innocenté, on ne pouvait remonter jusqu'à lui. Toutes les preuves furent apportées de la mystification « shoatique » et pour la première fois le révisionnisme pouvait s'exprimer même si c'était par l'intermédiaire

d'autres sources qu'habituellement.

La dernière carte fut jouée par le collectif d'avocats qui essaya de se prévaloir d'inconstitutionnalité du jugement, mais la tentative échoua. La Shoah n'était plus qu'un mythe et elle était désormais à portée des historiens. La devise de la Cour n'avait jamais été aussi bien appliquée que ce jour-là et le jugement fut rendu pour une fois « Im Namen des Volkes » au nom du peuple.

Ce fut en outre l'occasion pour l'Allemagne de faire une volte-face remarquable lors des jours suivants. En toute discrétion, un comité externe fut constitué par des révisionnistes confirmés pour apporter un maximum d'information au procès. Une cinquantaine d'arguments-chocs furent sélectionnés pour leur pertinence, dont les rapports de la Croix-Rouge Internationale.

Celle-ci était installée dans tous les camps allemands, que ce soit des camps de travail ou d'internement, durant la Seconde Guerre mondiale. Elle n'avait par contre eu accès à aucun goulag en Russie. Lors de ces procès au Canada dans les années 80 et 90, le professeur Ernst Zündel avait avec difficulté obtenu de l'organisation de publier les dossiers des camps allemands, malgré les objections des juifs. Ils démontraient qu'il n'y avait aucune chambre à gaz et que le nombre de décès s'élevait à 271 301, la plupart dus au typhus.

Le chiffre de 6 millions de morts avait déjà paru dans la

presse américaine bien avant le début des hostilités afin de soutirer de l'argent de donateurs juifs. Le mensonge des chambres à gaz existait aussi durant la Première Guerre.

Cependant, après la fin de celle-ci, le Premier ministre Stanley Baldwin a admis au Parlement que ce n'était que de la propagande et qu'aucune chambre à gaz n'avait réellement existé. Il s'en est alors excusé publiquement auprès du peuple allemand. Tous ces arguments furent exposés et petit à petit la défense lâcha prise. Sans le tabou de l'antisémitisme, toutes les attaques avaient plus de force. Il y avait aussi une volonté politique qui levait tous les obstacles. Les organisations juives se battirent bec et ongles, mais durent se rendre à l'évidence. Ils avaient perdu.

Le jugement parut dans la presse et Israël fit immédiatement stopper ses relations diplomatiques avec l'Allemagne. Si l'Europe n'était pas aussi loin, on aurait pu craindre une guerre comme la dernière fois. Pour les juifs la nouvelle était une véritable catastrophe : en hébreu « Shoah ».



Chapitre 20 – Le combat des chefs

En France, la loi Gayssot ne tarda pas à tomber.

Un seul avocat de province désireux de se faire un nom la fit annuler grâce au verdict allemand. Fini le jugement inique de Nuremberg qui ne discutait même pas des preuves, car «les faits avaient eu lieu»! Finie cette loi dictée par un «Tribunal militaire international» et votée durant les vacances des Français en 1990. C'est-à-dire, plus de 45 ans après la fin de la guerre!

Elle avait été votée anticonstitutionnellement⁴¹ et désormais n'existait plus.

Un des premiers à en profiter fut le vieux chef Le Pen qui venait d'avoir 88 ans, un chiffre symbolique qui le faisait sourire. Il apprit la nouvelle avec joie et organisa quelques jours plus tard une contre-attaque judiciaire

⁴¹ Difficile à caser, mais c'est fait! Mais tout de même plus facile que le mot allemand : Rindfleischetikettierungsüberwachungsaufgabenübertragungsgesetz («loi sur le transfert des obligations de surveillance de l'étiquetage de la viande bovine»)

pour récupérer ses deniers, mais aussi par souci de la « bagarre » et du coup d'éclat. Il n'avait toujours pas digéré ses condamnations pour faire suite à sa déclaration sur les chambres à gaz, « détails de l'histoire ».

Pour avoir répété ces propos, le tribunal de Nanterre l'avait obligé à verser jusqu'à 750 euros à 11 associations que l'on peut deviner aisément. La cour d'appel confirmera le 13 septembre 1999 et il sera également condamné à Munich pour ces faits le 2 juin 1999, à une amende d'un montant non révélé et à un franc symbolique de dommages-intérêts.

En juin 1993 son jeu de mots de 1988, « Durafour crématoire », visant le ministre Michel Durafour lui vaut 1524 euros d'amende et enfin en 1991 la cour d'appel de Versailles le condamne à verser 183 000 euros à 11 associations pour avoir déclaré sur RTL le 13 septembre 1987, à propos de l'existence des chambres à gaz : « Je n'ai pas spécialement étudié la question, mais je crois que c'est un point de détail de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale. » Courageux, en 2016, il persiste 6 avril et se voit infliger 30 000 euros d'amende plus 10 001 euros de dommages et intérêts à trois associations qui s'étaient portées parties civiles.

Juste avant son procès, il organisa un « repas gaulois » qui rassembla beaucoup de monde. C'était un peu le banquet de Rivarol. Il avait été suivi par une réunion plus discrète qui avait commencé par la prise de parole de chaque

participant. Tous étaient présents, même les ennemis : Jean-Marie Le Pen et Jérôme Bourbon, Alain Soral et Jonathan Livernette étaient là. Philippe Ploncard d'Assac ne parlait pas à Soral, bien sûr, ni Paul-Eric Blanrue. Alain de Benoist discutait avec Bruno Gollnisch et Alain Escala. Pierre Jovanovic était fâché avec Franck Abed. Roland Hélie, Boris Le Lay n'avait pu venir, car interdit sur le territoire français. Hervé Ryssen ignorait De Lesquen, mais Pierre Sidos et Alexandre Gabriac s'entretenaient avec Pierre Vial de Terre et Peuple. Dieudonné était à côté d'Alain Soral et Florian Rouanet bavardait avec Yvan De Benedetti, Thomas Joly et Karl Lang.

Leurs points de vue étaient différents, il y avait deux camps distincts : celui de l'action immédiate et celui qui préférerait attendre la suite des événements. Comme d'habitude avec la vraie droite, il restait encore des clans séparés par les idéaux, les individus et leur satané ego. Ç'aurait pu être un réel combat des chefs, mais il fallait laisser les antagonismes de côté. La France était quasiment en guerre civile, d'un point de vue strict, mais les belligérants ne faisaient pas partie des Français de souche. Le conflit israélo-arabe avait été importé dans notre pays et il fallait l'extirper. Mais était-ce le bon moment ?

Vincent Reynouard avait pris la parole sur ce point précis.

- Je ne voudrais pas m'imposer, car je ne fais pas vraiment partie de la classe politique. Mon humble avis est que nous assistons au début du

pourrissement de cette république. La question est de savoir s'il faut sortir du bois ou pas.

Jean-Marie Le Pen parla à son tour.

- Je ne suis pas pour. La loi Gayssot vient de tomber et il est bien trop tôt. Les conditions ne sont pas encore réunies pour la «révolution nationale» du maréchal. Si nous nous mobilisons, il est hors de question de rater un autre 6 février 1934. On se le reprocherait ad vitam aeternam. Qu'en pensez-vous Alain ? Et vous, Yvan ?
- Il ne faut pas bouger. Les musulmans sont injustement attaqués par les juifs. Les émeutiers, en majeure partie composés de jeunes, n'ont fait que répondre à la violence par la violence. La LDJ est la seule responsable.
- Pas tout à fait, on connaît vos positions, mais la responsabilité est partagée. Mais personnellement, je suis partisan de l'action.
- Oui, mais Yvan, sous quelle forme ? Un rassemblement de plus ? C'est inapproprié. Les médias et même les manifestants se retourneraient contre nous en tant que boucs émissaires.

Jean-Marie Le Pen invita Escala à parler

- Les barbares sont à nos portes. On peut attendre, mais il faut prendre une décision rapide dans un sens ou dans l'autre. Il ne faut pas refaire les mêmes erreurs

qu'en 1934. Les élections approchent. Les Français commencent à se lasser et les renseignements que j'ai me laissent à penser que le Front National fera le plein de voix.

- C'est naturel dans cette situation.

Vincent osa le tout pour le tout, et prit la parole. Il était un des rares à être respecté et admiré par tous.

- Alors, je propose deux actions et je vous laisse prévoir l'échéancier. Je vais me livrer à la police, je ne risque plus rien. Ce sera l'occasion d'un débat public.

Un brouhaha l'interrompt.

- Ensuite, je voudrais pour la première fois dans l'histoire de la droite nationale, une union totale et parfaite. Alain, nous ne sommes pas tous catholiques ni même contre le pape et je dis cela spécialement pour nos amis païens et les royalistes. Je sais, Jean-Marie, que le Front est noyauté par les juifs et les homosexuels. Oui, Alain, la politique de Marine n'est pas celle que tu voudrais. Et qu'elle est loin de représenter la synthèse nationale de nos idées comme dirait Roland, mais il faut voter pour elle.

Un second brouhaha l'interrompt à nouveau.

- Les gens ne sont pas prêts, ils sont agrippés à leur intérêt particulier et au vu des émeutes ils ont juste peur. Mais ils veulent être rassurés. La force des médias est encore très puissante. Regardez en

Grèce, l'Aube dorée allait gouverner et il a suffi d'agiter l'épouvantail fasciste et la gauche est venue au pouvoir. En Autriche, on pensait avoir gagné et on a eu les écologistes qui ont triché. Enfin, les rouges ont tout détruit, mais nous ne sommes pas prêts. On ne peut tout refaire en si peu de temps. On ne peut pas vaincre tout de suite. Nous avons besoin d'une étape, celle de Marine. Hitler n'a pu accéder au pouvoir que par les élections. Le grand soir, fut-il nationaliste, n'existe pas. C'est une invention juive.

Il avait fini de parler et fut applaudi chaleureusement. Son idée fut longuement débattue. Jean-Marie Le Pen ne voulait pas se présenter même si le pied de nez lui aurait bien plu et la majorité se rangea à son discours.



Chapitre 21 – Dans la « dèche »

Mohammed n'avait pas de réseau. C'était normal en plein désert. Tous les téléphones portables avaient été remis au responsable du camp. Les recrues ne pouvaient pas et ne devaient pas communiquer avec l'extérieur.

Quinze jours plus tôt, il était parti de Paris puis avait embarqué à Marseille pour une croisière vers la Turquie. Ensuite, il avait réussi à passer par Al-Rai, dans la province d'Alep, en Syrie, à la frontière avec la Turquie, avant que celle-ci ne soit bloquée. Son recruteur l'avait accueilli comme une dizaine de jeunes gens dont une forte majorité de Maghrébins. Les Français djihadistes étaient moins nombreux. La vie était dure sur le camp, mais il n'était pas là pour passer des vacances. Fort physiquement et mentalement, il n'eut pas de mal à devenir une recrue émérite.

Tarek, l'instructeur, l'avait sélectionné pour ses talents d'électronicien. Il s'occupait des détonateurs, mais n'avait

pas tardé à innover. Les premières missions suicides étaient simplistes à son goût et les attaques du Bataclan à Paris ou en Belgique avaient démontré que le système avait un défaut. Rien n'empêchait le porteur de bombes de ne pas se faire sauter. Il fallait trouver un moyen d'être prévenu ou de forcer l'explosion. Mohammed avait une solution malgré les contraintes techniques. Une minuterie pouvait être débranchée et quand bien même, on ne pouvait régler exactement le temps voulu, car la situation évoluait rapidement.

Alors il opta pour un dispositif permettant d'envoyer des informations à une tierce personne, comme un recruteur par exemple. Pour éviter tout repérage, le système ne pouvait pas passer par les ondes GSM. C'est là qu'il innovait. Il utilisait le réseau des vieux pagers ou bipeurs (nommé POCSGA) pour recevoir les données. Ces dernières pouvaient être envoyées par les commanditaires, mais sans que les terroristes disposent de moyens de répondre et surtout de localiser l'émetteur. Les pagers étaient peu onéreux et résistants aux intempéries, chocs et surtout au sable. De plus, la lecture des messages pouvait aussi être faite sur PC avec un peu d'électronique bon marché. La solution était sécurisée, car il employait une fréquence non utilisée et avait rajouté un cryptage simple, mais suffisant, en émission et en réception.

Tarek avait adopté le dispositif et l'avait appliqué sur le terrain. Mohammed avait fini par implanter un émetteur

courte distance dans la bombe elle-même avec succès et envoyait un message 5 secondes avant d'exploser.

Mohammed préparait son départ pour 11 heures. Tout était prêt. L'engin était au point. Tous les instructeurs portaient un pager et la plupart étaient absents. Il se racontait qu'ils avaient été convoqués par le chef de secteur.

Quelques mois plus tôt, Mohammed avait été approché sur Internet puis avait reçu la visite d'un agent recruteur de la CIA. Après quelques semaines, il s'était rendu aux arguments de celui-ci. Donald Trump était arrivé au pouvoir. Grâce à lui, les juifs avaient subi une lourde défaite et un terrible affront. La politique n'était plus du tout la même. Les anciennes alliances étaient rompues. L'Amérique n'était plus un ennemi, mais ISIS oui.

«L'État islamique disparaîtra si je suis élu président, et ils disparaîtront rapidement. Très, très rapidement», avait promis Donald Trump. La décision fut prise de retirer les troupes américaines de Syrie et de laisser Poutine s'en charger. Une rencontre fut organisée et l'entente fut excellente entre les deux hommes. Un traité de non-ingérence faillit être signé, mais une simple poignée de main suffisait. Sous certaines conditions tenues secrètes, une visite en Syrie était même possible.

L'État islamique qui était presque exsangue au point de vue financier avait déjà perdu du terrain sur le sol arabe.

Les troupes russes avaient fait du bon travail. Daech est née du conflit armé et vivait grâce à lui. Une fois les rebelles au régime neutralisés, elle commençait à fléchir. La base ne les soutenait plus. Autre point de faiblesse, le nerf de la guerre, l'argent. Les « experts » estimaient que Daech avait perdu 30 % de son financement. Le pétrole avait tari et son prix baissé, mais surtout les aides et l'assistance de l'État d'Israël.

Assez logiquement, Daech avait frappé en Europe, mais n'avait jamais attaqué Israël sur son sol. Pourquoi mordre la main qui nourrit ? La seule agression connue perpétrée par le groupe terroriste eut lieu sur le sud de l'Israël, depuis le Sinaï en Égypte. C'était de plus une petite branche égyptienne de Daech qui avait tiré trois roquettes Grad russes sans faire aucun mort ni blessé et encore moins provoqué de dégât matériel. Pas vraiment convaincant, alors que les Palestiniens attaquaient avec un simple couteau les juifs et font des victimes. Le ministre israélien de la guerre, Moshe Yaalon, dans une visite d'inspection au Golan, avait même déclaré que Daech ne représentait pas un danger pour Israël ni le front Al-Nosra.

Les combats en Syrie avaient cessé depuis la perte des opposants au régime. La coalition avait retiré ses troupes ainsi que les Russes. Les Français étaient donc rentrés au pays. Les Palestiniens trop heureux de récupérer leurs colonies avaient stoppé leurs attaques contre Israël qui lui-même avait trop à faire avec leurs problèmes financiers.

Ce fut Tsahal qui pour une fois vit son budget baisser de façon drastique, d'autant plus que les partis politiques « de gauche » montaient en puissance.

Mohammed s'était laissé convaincre et avait décidé de participer à la destruction de cet islam radical. C'était possible et il le ferait ! Tarek avait confiance en Mohammed, mais ne lui avait pas révélé le lieu du rendez-vous. Les pagers étaient de simples récepteurs et ne pouvaient pas être repérés, mais il avait son idée. Il courut vers la pompe à essence. Ils avaient fait le plein ce matin, car les véhicules étaient à sec la veille et il était d'usage de ne remplir les réservoirs qu'au début de chaque trajet par économie. Ils n'avaient pris que quelques litres, donc ils n'allaient pas bien loin, la ville la plus proche était à 30 kilomètres. Il serait facile de les repérer avec un satellite en s'y mettant tout de suite.

Sur le camp un peu plus désert que d'habitude, il devait absolument envoyer une alerte au relais opérationnel de la CIA le plus proche. Il avait bricolé un émetteur pour son propre usage, mais sur une fréquence différente en amplifiant le signal. Il n'avait besoin que de quelques dizaines de watts, le désert permettant une longue portée.

Il coda son message et actionna l'interrupteur pendant 5 minutes ce qui était suffisant. Il démontra le tout et prépara son sac contenant la bombe, passa par le réfectoire ou plutôt la tente crasseuse où ils prenaient les repas. Il laissa le dispositif sur place, elle exploserait dans une heure

lorsqu'elle serait pleine de djihadistes... takfir⁴² !

À l'autre bout, le signal fut décodé et transmis instantanément à la base américaine la plus proche. Le capitaine Rogers entra les coordonnées GPS fournies et les envoya au drone. Son joystick en main, il fit le point sur ce qu'il voyait. Une maison située dans un quartier calme entourée par quelques véhicules et sécurisée par quelques hommes armés. Pas de public autour, il pouvait faire feu. L'explosion dut être violente, mais il n'avait pas le retour sonore. Inutile. Après la dissipation de la fumée, Rogers signala le succès à son supérieur dans le téléphone gris posé à côté de lui :

- Fin de la mission. Punaises écrasées.

42 Le takfir est le fait de reconnaître la déchéance du statut de musulman, celui-ci devenant kafir, c'est-à-dire « mécréant ».



Chapitre 22 – L'Europe déjudaisée

Les juifs avaient perdu une double bataille : la première était financière et la deuxième tout aussi grave, la perte de confiance. Les États-Unis ne les soutenaient plus, les états ne leur accordaient plus crédit. Toujours par souci d'économie, le parlement juif européen fut dissous. Les 120 représentants provenant de 47 pays différents et dont certains n'étaient même pas membres de l'Union européenne durent rentrer chez eux. Ce n'était pas très bon pour les affaires, enfin leurs affaires. Le nouvel ordre mondial n'était pas prévu pour tout de suite.

Plus grave encore, le peuple rejetait les juifs en masse et ouvrait les yeux. Comme de nombreuses fois dans l'histoire, les juifs avaient trahi les nations. Les idoles juives perdirent de leurs attraits. Les saltimbanques juifs virent leurs ventes de disques diminuer drastiquement. Les audiences dégringolèrent pour les spectacles télévisés d'Arthur et d'Hanouna. Les chutes de l'Audimat furent aussi les mêmes pour France Inter et un certain Patrick Cohen cessa de pérorer.

Plus inquiétante pour les juifs était la baisse de fréquentations des docteurs en médecine, d'Abecassis à Zweig en passant par Benhamou et ses confrères. Cela fit tout de même réaliser quelques économies à la sécurité sociale et aux Français. Les films furent impactés. Même Michel Munz et Gérard Bitton eurent du mal à trouver un financement pour le 4^e volet de la saga de « La vérité si je mens ». Un véritable antisémitisme refaisait surface, tout à fait justifié, et les médias se taisaient, pour une fois, n'osant aggraver le problème.

Un député agacé permit de mettre au vote la suppression des dégrèvements d'impôts pour la « Fondation B'nai B'rith France » et toutes celles qui soutenaient l'armée israélienne. La fondation était également habilitée à recevoir des libéralités testamentaires et des donations et legs, en exonération de tout droit.

Signe de la crise, l'Eurovision fut le théâtre de chamboulements. Quelques pays européens portèrent plainte, dont la France et l'Allemagne. Il s'agissait de sortir littéralement Israël de la compétition, mais aussi le Maroc et l'Australie qui n'étaient pas vraiment des états européens. Le but était de revenir aux fondamentaux du concours. Finalement, hélas, seule l'Australie partit.

L'accord de libre-échange entre Israël et l'Europe fut rediscuté. La crise de jalousie du peuple élu qui avait mené à cet accord ne servit à rien. La communauté européenne avait défini une nouvelle politique méditerranéenne et ils

n'avaient pas pu supporter qu'on avantage les pays arabes.

Le problème juif fut déporté, si l'on peut dire, depuis la France vers la Pologne, car les camps étaient dans ces pays. Auschwitz fut fermé le premier, puis tous, un par un. L'appel aux dons lancé en 2009 à destination de l'ensemble des états européens n'avait pas réussi à récolter la somme de 120 millions d'euros nécessaire à la restauration et à l'entretien global du site. Cette somme disparut sans qu'on en trouve la trace. Le camp devait être vendu. Personne ne fit une offre ni pour Majdanek ni pour les autres. Qui aurait pu acheter ce type de lieu chargé de mensonges ? Même un seul euro était trop cher. Tout au plus, on pouvait le liquider en pièces détachées ? Ou bien mettre sur le marché la marque commerciale pour un fabricant de pyjamas ? Ou bien enfin, céder le stock à un collectionneur de chaussures, de valises ou de lunettes usagées ?

La maison d'Anne Frank à Amsterdam fut tout aussi logiquement fermée. Un investisseur la racheta pour ouvrir un musée de la petite culotte. Un de plus, la ville en comptant déjà une quarantaine.

La Suisse fut la dernière à réagir. Elle intenta une procédure pour essayer de recouvrer une partie de son argent. En 1998, les banques UBS et Crédit Suisse s'étaient engagées à verser 1,25 milliard de dollars aux organisations juives américaines. Le tout, sous la menace de graves sanctions à l'encontre de pans entiers de l'économie suisse de la

part certains états américains. Encore une fois, les juifs se cachaient derrière les États-Unis. Réquisitionnée par le régime de Vichy, la SNCF avait déporté au total 76 000 juifs alors la France avait versé 60 millions de dollars.

En 1997, Israël et le groupe italien Generali avaient abouti à un accord pour dédommager des descendants de juifs. La commission des finances du Parlement avait signé un compromis selon lequel l'assureur italien constituera un fonds de 12 millions de dollars. Cette somme était destinée à payer les victimes, leurs héritiers, et à aider certaines institutions comme Yad Vashem, le mémorial du génocide, a déclaré un porte-parole de la compagnie. Une délégation avait été chargée de la répartition. La commission des finances de la Knesset avait récemment lancé un ultimatum à Generali pour qu'il rembourse ses dettes. L'Italie convoqua ses avocats, elle aussi.

Beaucoup de pays avaient payé leur part du « trésor de la Shoah » comme le nommaient maintenant les journalistes. L'étonnement et la lâcheté de la presse avaient évolué et c'était à qui avait le plus scoop et le plus beau scandale. Le schéma était connu. Les juifs menaçaient et ensuite obtenaient gain de cause.

Les faits historiques ont été ressuscités. Pour les États-Unis, l'affaire de l'USS Liberty en 1967 n'avait pas été résolue totalement. Qualifiée d'« incident » par Wikipédia, elle révèle que des avions de chasse des forces aériennes israéliennes et des vedettes-torpilleurs de la marine

israélienne attaquèrent un navire de recherche technique américaine tuant 34 personnes. Le fait que l'agression de l'USS Liberty ait été réalisée avec des avions dont les marques ont été maquillées accrédite la thèse d'une tromperie. C'était une opération sous « faux drapeau » avec le but de mettre cette destruction sur le compte de l'Égypte pour forcer les États-Unis à intervenir dans le conflit en cours de la guerre des Six Jours.

Le deuxième scandale à faire la une des journaux fut la suite de l'affaire de l'espion Jonathan Pollard et son arrivée triomphale en Israël. Ce juif avait livré à Israël le manuel des codes d'accès et de chiffrement des écoutes de la NSA dans le monde entier, et en pleine guerre froide aux Soviétiques. Le 20 novembre 2015, il est effectivement libéré, avec interdiction de quitter le territoire américain durant 5 ans.

Plus récemment, Ben-Ami Kadish, un ancien ingénieur de l'armée, a été déféré devant le tribunal fédéral de Manhattan. Il avait transmis à Israël des informations relatives à des engins nucléaires, des avions de combat F-15 et des systèmes de missiles antimissiles Patriot. Il était accusé d'avoir agi au service de l'État hébreu de 1979 à 1985. Les deux espions ont tout simplement disparu pour se retrouver en Israël et accueillis comme des héros par la foule.

La France pouvait enfin se venger, après les vols de

technologies, d'avions et de bateaux⁴³. Plus récemment, une note interne classée « Top Secret » et dévoilée par Snowden faisait état d'une tentative de piratage des communications de l'Élysée. Ce document stipule que ce n'est ni la NSA ni aucune autre agence gouvernementale américaine qui était commanditaire, mais les services d'espionnage israéliens.

Les langues se déliaient et les juifs allaient encore souffrir.

43 Se renseigner sur l'affaire des vedettes de Cherbourg



Chapitre 23 – Le Grand Orient

La principale peur des États-Unis était l'alliance entre les musulmans du Moyen-Orient que certains plaisantins nommaient le «Grand Orient». Aucune franc-maçonnerie, mais uniquement des pays arabes. Pourtant, il n'y avait aucun risque de coalition au vu des divisions religieuses et politiques. Les yeux du monde se tournaient vers Israël, car le support financier fut stoppé net par les États-Unis. Outre le nombre considérable de déclarations que cela généra et les virulences médiatiques, le Premier ministre israélien fut directement impacté. Il n'avait plus de soutiens. Le juif s'appuyant toujours sur quelqu'un pour effectuer sa basse besogne, il s'était caché durant des années derrière un «allié» américain. Oncle Sam avait fait le sale travail pour lui et désormais il retrouvait seul et nu. Netanyahu fut désavoué immédiatement au profit d'une prétendue «gauche» israélienne.

C'est dans ce climat que furent déclenchées les émeutes et les grèves en Cisjordanie, à Gaza, sur le plateau du

Golan et dans le Sinaï. Le problème était financier, donc grave pour Israël et il n'y avait pas d'autres solutions que de lâcher du lest. Sous la pression, les colonies furent sacrifiées. Les juifs réussirent même à se faire indemniser par les Palestiniens. Les entreprises installées sur place devaient partir et les colons aussi. Les juifs, en bons négociateurs, voulaient obtenir un dédommagement de la part de l'état palestinien, mais rien ne leur fut accordé.

Les chaînes de télévision israéliennes retransmettaient « l'exode » dans le monde entier montrant des familles éplorées, n'hésitant pas à comparer leur départ à la fuite des juifs en Égypte. Dès leur arrivée sur place, les Arabes eurent tout de même une désagréable surprise. Tout avait été ravagé, les ateliers saccagés et les maisons détruites et les terres inondées d'essence ou les arbres arrachés.

Les radicaux juifs avaient souvent dynamité les bâtiments et les points d'eau. Finalement, une fois le départ effectué, l'ONU proposa au vote une nouvelle recommandation, mais cette fois-ci pour incriminer Israël. Ce fut la première d'une série de condamnations, car les États-Unis ne mettraient plus en œuvre leur veto. Les juifs ne restaient pas sans réagir et un peu partout dans le monde, des groupes d'activistes se démenaient pour faire passer leur message. Les migrants étaient moins nombreux en Europe et leur quantité diminuait au fil des mois. La Syrie avait fermé ses frontières au grand dam des organisations judéogauchistes.

En particulier l'une d'entre elles, le Centre pour la beauté politique (tout un programme) avait orchestré à Berlin une manifestation contre les États-Unis. Le slogan de ce groupe d'activiste précisait sur leur site web <http://www.politicalbeauty.com> « que l'héritage de l'Holocauste est invalidé par l'apathie politique, le rejet des réfugiés et la lâcheté ». Comme de bien entendu, au vu de ces mots, on se doute bien que la direction du mouvement était juive : Philipp Ruch et Andre Leipold.

Comme le disait la formule consacrée, ce jour-là ils étaient des milliers selon les organisateurs et quelques centaines d'après la police. Comme s'il était impossible d'effectuer un comptage précis ! Enfin, bref ! Des manifestants déguisés en juges avec la célèbre toge couleur lie-de-vin se lançaient de faux billets de banque. Toute cette mise en scène était de la routine pour ce groupuscule, habitué aux actions coups de poing. Parmi leurs élucubrations, ils avaient concocté une souscription pour un monument « Pillars of Shame » rassemblant « 16744 chaussures usagées pour 8372 morts ». Le tout en souvenir des victimes de Srebrenica tuées par les Serbes et, d'après eux, sous la responsabilité de l'ONU. On voit tout de suite d'où vient leur inspiration pas très originale.

Philipp Ruch allait prendre la parole. Comme toutes les personnes sur l'estrade autour de lui, il avait le visage barbouillé de charbon. Et pourtant, personne ne s'était sali. C'était un simple artifice évoquant le racisme. Ils étaient

tous noirs ou basanés pour faire corps avec les réfugiés. Le discours devait durer 15 minutes maximum avant la surprise, le clou du spectacle. En effet, la majeure partie des membres de ce petit comité et du ZPS (Zentrum für Politische Schönheit – Centre pour la beauté politique) étaient de vrais acteurs se produisant régulièrement sur scène en Allemagne.

Le ZPS avait pour habitude de mettre au point des actions coup de poing, comme poser de fausses bombes en plastiques dans une manifestation. Toujours à Berlin, ils avaient organisé une sépulture de migrants, prétendus morts. Au cours d'une parodie de cérémonie, les cercueils vides avaient été transportés dans un cimetière de la ville. Leur dernière idée était d'établir un pont depuis l'Afrique vers l'Europe ! Enfin, faire croire à sa construction. L'ouvrage devrait relier El Haouaria en Tunisie à Agrigento en Sicile. Le nom était déjà tout trouvé : «Jean Monnet», un des principaux fondateurs de l'Union européenne. Mais c'était aussi et même Wikipédia le reconnaissait : « un promoteur de l'atlantisme, du libre-échange et d'une disparition des États-nations au profit d'une Europe fédérale sur le modèle des États-Unis, il était considéré comme un des pères de l'Europe, mais depuis la déclassification de certaines archives américaines, un promoteur des intérêts américains en Europe ». Tout était dit.

Après vérification, tout ceci n'était qu'un rêve d'extrême

gauche, la vidéo du projet fait même appel à un imitateur de Christian Konrad, coordinateur pour l'aide aux réfugiés. Et la société STRABAG qui devrait le construire n'était pas au courant. L'impossibilité d'un tel projet était fort heureusement totale : le pharaonique pont de 230 km aurait coûté 230 milliards d'euros ! Le budget d'un pays. La faisabilité technique n'était pas assurée. Comment pourrait-il tenir dans une mer profonde ? Comment laisser passer les bateaux ? Comment résister aux intempéries et aux vents ? N'importe quel véhicule ne pourrait même pas traverser. C'était bien un projet utopiste, une lubie de gauchiste montée en épingle pour faire du « buzz ».

Philipp Ruch s'impatiait, un hélicoptère devait arriver et lâcher sur la foule des faux billets tâchés de sang, enfin, de liquide rouge. Il souriait à l'avance. L'effet allait être total et les journalistes étaient aux premières loges. Son discours était prêt, il savait trouver le mot juste. Le ZPS avait aussi prévu d'installer des équipements de survie en Méditerranée. Ils s'étaient même fait sponsoriser via un financement participatif pour élaborer une plateforme de secours. Celle-ci faisait six mètres par six et était munie de balises, de réserves de nourriture, d'un appareil d'appel d'urgence, de modules photovoltaïques, d'un mat érigé d'un drapeau et de deux ancres. Jamais à court d'idées, Philipp l'avait baptisé « Aylan 1 », du nom de cet enfant syrien gisant noyé sur une plage grecque. Philipp était un homme de théâtre sans scrupules. Son discours

débuta sur un fond musical triste et langoureux. À côté de lui Frida lui faisait un signe discret pour marquer le temps restant. Un vrombissement se fit entendre dans le ciel. L'hélicoptère approchait. Équipé d'une sono, il diffusait une marche allemande : Erika. C'était prévu. Philipp voulait choquer et transmettre un message : le gouvernement allemand avait payé les juges ou bien avait agir par intérêt financier contre les juifs. Il augmenta le volume de son micro, poursuivit son discours et donna finalement le signal à Frida qui, grâce à un Talkie-Walkie, lança un ordre au pilote de l'engin et un liquide fut lâché sur les manifestants et sympathisants.

À bord, Hans et Kurt riaient à gorge déployée. Ils avaient gagné. Sous eux, sur la scène, Philipp et Frida, la dizaine de techniciens et d'assistants et la foule entière furent inondés.

- Mais c'est de la pisse !
- Ah...merde !
- Non, de l'urine !



Chapitre 24 – Le point de détail

La folie des juifs avait fait condamner la SNCF qui avait transporté les prisonniers juifs, oubliant que l'occupant était Allemand. Mais peu importe, il y avait de l'argent à se faire. Pour un peu, les vaches qui regardaient passer les trains étaient complices. Chirac s'était répandu en excuses et tous les présidents suivants ont continué à se prosterner. Les tentatives les plus récentes des juifs ont même rendu la France coupable du génocide tutsi. La SNCF qui avait donc été condamnée abusivement à verser des sommes astronomiques aux juifs américains voulut naturellement être remboursée, elle aussi et ce fut le début d'un grand nombre d'actions en justice.

Suivant l'exemple de Jean-Marie Le Pen qui gagna son procès en révision, Alain Soral et Hervé Ryssen entamèrent une « révision » de leurs jugements. Dieudonné fit de même en se qualifiant de « révisionniste ». Ils furent à nouveau convoqués sur les plateaux de télévision ce qui provoqua des débats houleux, mais passionnants.

En toute logique, la déculpabilisation du Maréchal Pétain fut exigée par l'ADMP (Association pour défendre la mémoire du Maréchal Pétain). Cela devait passer par un retour de ces cendres à l'ossuaire de Douaumont en Lorraine et une réhabilitation complète.

La loi Gayssot étant défunte, son homologue belge, la loi du 23 mars 1995, fut abolie elle aussi. En Suisse, c'était l'article 261 bis du Code pénal, adopté en 1994, qui avait permis de condamner des négationnistes comme Jürgen Graf. Elle fut simplement annulée. En Allemagne depuis 1985 elle était inscrite dans le Code pénal allemand. La Cour fédérale de justice allemande s'en chargea et les révisionnistes purent enfin sortir de prison et rentrer chez eux.

Outre la France, l'Allemagne, la Belgique, la Suisse et la Suède faisaient partie des treize états qui avaient adopté ces lois pénales sur la « mémoire historique » sous la pression des juifs. La loi française bien qu'anticonstitutionnelle avait été appliquée à tort depuis des années. En Espagne, le tribunal constitutionnel avait déclaré la loi contre le « négationnisme » incompatible avec la Constitution espagnole. La Grande-Bretagne avait résisté et l'Italie aussi au nom de la protection du principe de la liberté d'expression, tout comme les États-Unis.

Petit à petit, les murs tombaient partout en Europe et dans le monde. Il ne restait qu'à acquitter le national-socialisme. Il y avait encore beaucoup de réticences, car

les lois antiracistes étaient toujours présentes dans la constitution républicaine et imposées par la doxa. Cela prendrait du temps, mais le véritable travail pouvait commencer.

L'accession de Marine Le Pen pouvait être le socle sur lequel progresser sauf si le peuple français s'en satisfaisait. La crise actuelle des migrants, les attentats islamistes et les émeutes raciales ne pouvaient que pousser la France à voter pour elle. Mais il faudrait tout reconstruire par la suite, la « vraie » droite devait exposer ses idées, le retour à la tradition, le retour à la croyance, un changement complet de la façon de vivre des Français. Cette véritable révolution totale ne pouvait être accomplie en quelques années. Il faudra au minimum tout un quinquennat, voire deux avec une reprise en main progressive des médias. Une fois le socle idéologique posé, la déconstruction s'enchaînerait si la « Reconquista⁴⁴ » était bien conduite.

Le Front National, arrivé au pouvoir, se devra de régler le problème du chômage et du bien matériel. Bien entendu, la gauche et les forces juives s'opposeront de toutes ses forces. Seuls quelques hommes politiques auront le courage de s'allier et de participer au gouvernement. L'union du peuple français ne pourra être réalisée que celui-ci débarrassé des corps allogènes. L'immigration serait stoppée ou ralentie.

44 La Reconquista (mot espagnol et portugais) est le nom donné à la reconquête des royaumes musulmans de la péninsule Ibérique par les souverains chrétiens.

La lutte contre le serpent juif ne pourrait pas se faire aussi rapidement que souhaité. Même si leur état s'affaiblissait financièrement parlant et perdait son principal protecteur, la pieuvre juive s'étendait dans le monde entier. Privé de la Shoah, ce peuple restait très puissant. Les banquiers dirigeaient toujours la planète et leur pouvoir était encore présent. Bien sûr, la confiance n'était plus la même et l'opinion publique avait de sérieux doutes contre les juifs.

Une fois la loi Gayssot tombée, comment combattre efficacement contre les juifs ? Simplement en suivant les conseils du führer Adolf Hitler qui déclarait dans Mein Kampf « L'antisémitisme rationnel, au contraire, doit conduire à une lutte planifiée et légale et à l'élimination des avantages que les juifs possèdent chez nous à la différence des autres résidents étrangers ». Dans la situation actuelle, il fallait donc supprimer tous les privilèges juifs.

Quels étaient ces privilèges qui faisaient leur force ? La pitié ainsi que le sentiment d'une fausse culpabilité avaient été inculqués dans l'esprit des peuples du monde par ce peuple retors grâce principalement à la Shoah. En contrepartie, ils ont obtenu ce qu'ils voulaient de la part des hommes politiques au pouvoir.

La puissance financière des juifs découle de cette pitié et de leur cupidité native, leur communautarisme leur facilitant la tâche.

Leur influence baissant, la victimisation ne fonctionnait

plus. Si un juif était attaqué, on en parlerait tout autant qu'un blanc agressé par des racailles de banlieue. Si un rabbin était accusé de pédophilie, on ne le cacherait plus. Si les Femen⁴⁵ s'introduisaient dans une synagogue les seins nus que devait-on faire ? Les repères étaient chamboulés. Que devaient faire les journalistes ? Dire la vérité ? Irréaliste, car la déviance des médias ne pourrait être combattue sans en exclure les gauchistes, éternel ennemi de nos mouvements nationalistes. Une purge était à prévoir.

Enfin on pourrait utiliser des moyens de rétorsion efficaces. Il n'était plus possible comme l'avait fait Hitler auparavant de les expulser purement et simplement. Le boycott était une des meilleures armes contre eux. Il n'est qu'à voir la vitesse à laquelle les juifs avaient réagi et même fait condamner en France les actions de boycott.

Après le discrédit total porté sur les juifs, la plupart des organismes luttant contre le racisme voulurent être considérés séparément. Le sigle de la LICRA fut modifié et redevint la LICA : Ligue internationale contre l'antisémitisme bien que perdant peu à peu ses adhérents. Pour éviter les conséquences de leur escroquerie mondiale, les juifs avaient reporté leur culpabilité sur des boucs émissaires⁴⁶ puisqu'ils avaient inventé le principe.

45 Femen : groupe d'activistes du sexe faible, financé par Georges Soros s'attaquant à la religion chrétienne, l'islam sauf le judaïsme. Elles se disent féministes et se promènent les seins à l'air. Cherchez l'erreur.

46 Le terme de « bouc émissaire » provient de la traduction grecque de «

Mais le filon fut bientôt épuisé, peu d'entre eux voulant être rejetés par leur communauté et mis au ban de la société. Quoiqu'en payant bien...



Chapitre 25 – Un monde en paix

Il n'y a pas vraiment de tradition pacifique dans le judaïsme. Dans ce qui se veut une encyclopédie, Wikipédia possède une rubrique « paix dans le monde » qui comprend des explications pour chaque religion sauf la juive. Le mot shalom, qui signifie paix en hébreu, est plutôt lié à la perfection (shlemout). C'est une bénédiction et non pas simplement l'absence de conflits. Bien sûr, les hostilités n'étant qu'occasionnées par les gentils (les non-juifs), les juifs font rarement la guerre. Ce n'est pas, d'après eux, une guerre sainte, mais « juste ».

L'armée des juifs possède même un nom, fait assez exceptionnel pour le souligner : Tsahal, soit en hébreu : armée de défense d'Israël. Mais cela ne les a pas empêchés d'attaquer les premiers, en lâches, l'Égypte durant la guerre des Six Jours et que leurs victoires se comptent que sur les doigts d'une main.

Les territoires occupés avaient été libérés de force après

une émeute monumentale et une grève. Le mur de la honte élevé par Israël sous Ariel Sharon ne fut démantelé que par le successeur de Netanyahu. Tout comme son prédécesseur allemand, il fut réduit en poussière et en gravats.

Le nouveau gouvernement, considéré comme plus modéré, passa plus tard un accord contre la prolifération d'armes. En diminuant le nombre de ses bombes atomiques. Israël ne risquait pas grand-chose avec les centaines d'ogives dont elle disposait. Et pourtant, officiellement, l'État hébreu n'avait toujours pas l'arme nucléaire. Logiquement, il n'avait pas signé le traité de non-prolifération (TNP) et n'était donc pas soumis au contrôle des inspecteurs de l'Agence internationale à l'énergie atomique (AIEA). À regret, ils durent reconnaître les faits.

Tous les livres d'histoire falsifiés mentionnant la Shoah auraient bien mérité un autodafé, mais ils furent définitivement retirés de la vente et détruits. En France, paradoxalement, sans jeu de mots, ce fut les éditions Nathan qui profitèrent de la nouvelle commande. Le texte fut expurgé par le ministère de l'Éducation nationale qui ne laissa qu'une simple mention sur les camps de prisonniers.

Non seulement l'état juif était un mensonge, mais l'histoire même de ce pays était jalonnée de coups bas. Israël a dérobé les technologies de la France. Ou plutôt, comme le dit Israël, il a effectué des « transferts de technologies ».

Il en fut ainsi pour le programme nucléaire, volé à la France, supervisé par Shimon Pérès et financé par des fonds secrets prélevés sur le budget du ministère israélien de la Défense. Pour en avoir révélé l'ampleur dans une interview au Sunday Times, en octobre 1986, un ancien technicien nucléaire Mordechai Vanunu a été condamné à dix-huit ans de prison. Il avait aussi accusé Israël d'avoir fait assassiner JFK.

Mais ce n'est pas tout. En janvier 1969, à la suite de l'attaque israélienne de l'aéroport de Beyrouth, la France décréta l'embargo sur la vente d'avions « Mirage » de Marcel Dassault. Finalement, Israël construisit ses propres prototypes et les appelle « Nesher » (« aigle » en hébreu) en volant les plans du réacteur.

Le principal problème du Moyen-Orient était réglé. Un accord de pays avait été signé avec la Palestine au grand dam des orthodoxes et des sionistes. On envisageait même de conclure un traité avec l'Iran. Le Moyen-Orient était devenu plus calme, mais l'ONU demeurerait une marionnette aux mains des juifs. Cette organisation imposait ses vues sur toute la surface du globe et à tous les points de vue : écologie, droits de l'homme, genre et racisme même s'il ne pouvait plus intoxiquer le monde avec la Shoah.

Si l'on examine à la loupe toutes les guerres depuis l'an 2000, on s'aperçoit que l'intrusion des États-Unis est la cause principale. Hormis le Moyen-Orient, l'Afrique

était encore le foyer de nombreux conflits de populations. Même si les auteurs de troubles étaient réduits au silence, l'ONU jouait son rôle morbide et la paix ne fut pas installée tout de suite. Pour le reste du monde, l'embellie était moins sensible. L'arrogance juive était simplement descendue d'un ton et personne ne reparla de la Shoah. On constata tout de même ici et là des débordements antisémites, mais dans une très faible mesure.

L'Europe recevait toujours ses migrants, mais arrivait à saturation. En Autriche, Norbert Hofer du FPÖ avait remporté les élections et accédait enfin au pouvoir. En Italie et en Europe, les lignes bougeaient, car l'influence des juifs baissait. La France avait été le foyer de beaucoup d'émeutes, mais la situation était revenue à la normale après les élections. En France, Marine Le Pen était devenue présidente de la République. Vincent Reynouard était retourné chez lui pour y retrouver sa femme et vivre plus ou moins tranquillement. Il pouvait désormais subsister en France grâce à un poste d'enseignant chaleureusement offert par un lycée privé. Avec ses amis, il préparait le futur.

Michaël Wilson et Isabella Brugioni, les protagonistes de cette histoire, n'ont pas connu non plus de conte de fées et ont continué leur chemin séparément.

Brian Levin avait déçu ses employeurs et ne put profiter très longtemps de son accession au poste de président de l'ADL. Peu après tout ce scandale, elle fut dissoute par

le gouvernement. Tout simplement, pour une question fiscale, comme pour les mafieux. Tout était parti d'une série d'articles parus sur le site web de l'ADL qui se targuait d'être une association à but non lucratif et donc exonérée de taxes. Les juifs ont encore une fois péché par orgueil et par l'argent.

La loi américaine et son code fiscal « Internal Revenue Code » section 501c3 spécifiait que l'ADL n'avait pas le droit de prendre part à une action de propagande. Elle ne pouvait en aucune façon influencer la législation et pas participer à une campagne politique. Malgré cela, le site web juif faisait un racolage éhonté contre Donald Trump et continuait à afficher juste en dessous de chaque article le code 501c3⁴⁷ comme pour narguer le public.

Brian Levin n'était pas religieux, il ne croyait pas au herem, la mise au ban de la communauté juive. Tout comme, Maïmonide, Spinoza et même Theodor Herzl, il fut rapidement véritable rejeté par la société hébraïque. Le herem proscrit tout commerce, toute transaction avec l'excommunié. L'embaucher ou être employé par lui est interdit. De même, étudier avec lui ou lui enseigner. Il dut démissionner de son poste à l'université de San Bernardino. Il perdit une partie de sa fortune, basée sur des parts sur le cabinet d'avocats « Irell & Manella ». Sa chaîne vidéo YouTube fut supprimée sous un prétexte fallacieux. Les médias télévisés et les journaux se détournèrent de lui

47 Véridique.

comme un seul homme.

Même son association qui était hors d'atteinte de tout soupçon fut accusée de fraude fiscale et d'antisémitisme. Le « Southern Poverty Law Center » devait fermer ou bien il devait le dissoudre pour le bien de toute la communauté, bien entendu. Il tenta de résister, sachant que sa base de données intéressait les agences gouvernementales, mais le local fut cambriolé et la base piratée. Il démissionna donc et ouvrit un cabinet d'avocat. Il n'était pas pauvre, mais avait presque tout perdu. Brian conserva tout de même son cabriolet BMW, pour donner le change. Le soir en quittant son travail, il ne lui restait plus qu'à rouler, capote ouverte, en pleurant sur son sort, pour de bon.

Tout était de sa faute. L'inspecteur lui avait déclaré qu'il avait récupéré et détruit le téléphone de Dan. Brian ne prit pas la peine de le vérifier.

Une erreur grossière.

Annexe 1 – Le Drapeau



Le drapeau

Noir comme leur cœur nu sans âme,
Noir comme l'acier de nos armes,
Noir comme l'uniforme de nos héros,
Noire est la croix de notre drapeau.

Blanc comme cette neige sur Berlin,
Blanc comme le linceul des orphelins,
Blanc comme la peau de ma race,
Blanc est mon honneur sans trace.

Rouge comme le feu de la flamme
Rouge comme l'éclair de nos lames
Rouge comme le sang sur nos dagues
Rouge de honte sur le Reichstag.

Annexe 2 : Qui sommes-nous ?

La « Ligue Blanche de Schroeder » veut rétablir l'idée de la résistance sans chef et du « loup solitaire ». Bien que cette notion soit galvaudée parfois par la presse dominante qui l'applique à des terroristes islamistes, cette idée a été initiée par le Reich et s'appelait Wehrwolf⁴⁸. Plus tard, un colonel américain la rendit célèbre par un livre oubliant la vraie genèse de cette notion.

Dans le détail, il s'agit d'un projet débuté en 1944 qui devait permettre de créer une force de résistance allemande. Le nom avait été choisi d'après un auteur allemand « völkisch » Hermann Löns qui publia en 1910 une nouvelle intitulée « Der Wehrwolf » (loup-garou). L'histoire se passe durant la guerre de 30 ans (1618-1658) et met des fermiers saxons aux prises avec des maraudeurs suédois et autres éléments douteux voulant profiter du chaos instauré pour piller la lande.

Le titre jeu de mots du roman est révélateur, le Wehrwolf est un loup-garou et le verbe Wehren signifie « défendre ». Les paysans deviennent donc pour survivre des hommes-loups, des Wehrwolf.

48 La Werwolf était un type d'unité de combat subversif allemande.

Heinrich Himmler mit sur la Werwolf et confia l'organisation à l'Obergruppenführer SS Hans-Adolf Prützmann d'une formation d'élite pour opérer derrière les lignes ennemies tout comme les commandos américains ou anglais. Mais il s'agissait de troupes en uniforme, ce qui est à l'opposé de ce que fut la résistance principalement communiste en France. On remarquera aussi que l'idée n'a vu le jour qu'en 1944 et il était trop tard pour que le projet soit couronné de succès.

Revenons au présent. De nos jours, Wikipédia déclare sans vergogne et avec une « chutzpah » sans limites qu'un « loup solitaire est une personne qui commet des actes violents en rapport avec un groupe, un mouvement ou une idéologie, mais le fait seul, en dehors de toute structure ». Le titre de la section est d'ailleurs « Loup solitaire (terrorisme) ». Pourquoi ? Que vient faire le terrorisme là-dedans ? Sans commandement ? Un contresens historique ?

Pas tout à fait. On doit ce concept de résistance autonome au Colonel Ulius Louis Amoss, fondateur de l'ISII (International Service of Information Incorporated) dont le siège était à Baltimore, Maryland. Amoss s'est éteint il y a plus de quinze ans. Et durant toute sa vie, il fut un infatigable opposant au communisme, ainsi qu'un officier de renseignements très doué.

Amoss publia pour la première fois sa conception de la résistance autonome le 17 avril 1962. Cela n'avait rien à

voir avec la Wehrwolf qui était un groupe armé qui n'a existé que très peu de temps et avec peu d'effectifs.

Laissons de côté cet amalgame entre le terrorisme et cette notion qui n'est pas sans nous rappeler le stupide néologisme nazislamiste, amalgame entre « nazi » et « islamiste » pour vous parler de la Ligue Blanche de Schroeder.

Pourquoi Schroeder ? Georg Schroeder est le héros de ce livre et il fallait bien trouver un pseudo. Plus sérieusement, il s'agit du nom de quelqu'un qui m'était cher. Ce sera désormais mon pseudo.

La LBS n'est pas un parti. À quoi bon fonder un mouvement puisqu'il nous manque un chef suffisamment charismatique et rassembleur ?

Hitler le disait lui-même dans Mein Kampf. Néanmoins, l'absence de meneur ne signifie pas être une critique du militantisme qui est tout à fait respectable en soi, mais il s'agit d'une autre démarche.

Pourquoi ne pas récupérer au profit de nos idées, l'ensemble des internautes et ceux qui n'osent pas se manifester ou craignent pour leur sécurité ? Évidemment, c'est moins noble qu'un combat militant, mais imaginez-vous des milliers de personnes contribuant silencieusement à produire du matériel propagandiste ! Quel bénéfice pour notre action !

Bien sûr à ce jour nous sommes plus proches des toutes premières heures du NSDAP que de ce chiffre. Mais, même si cela ne progresse pas aussi vite que nos désirs, nous voulons laisser une trace. Si nous ne réussissons à convaincre seulement quelques individus, cela permettra de passer le relais à une génération future.

La LBS n'est qu'un nom qui importe peu en soi et ce sigle pourrait aussi bien disparaître, mais pas son but. Je l'espère et j'y crois. C'est un ensemble de projets portés par des personnes rassemblées sous un même idéal. Chaque pierre apportée à l'édifice compte. Personne n'a besoin de recevoir des ordres de quiconque. Le seul lien est basé sur la création de matériel militant.

Ce livre fait partie d'une série d'actions destinées à promouvoir le national-socialisme. La LBS accueille divers projets, rien n'est figé et tout reste envisageable : bande dessinée, jeu, musique, vidéo, audio ou programme informatique.

Si vous désirez contribuer, contactez-nous en toute sécurité en utilisant l'adresse de messagerie cryptée suivante : lbs.schroeder@tutanota.com. Vous pouvez aussi poster un message où vous le voulez en mentionnant le code 1HJH3IL88. Vous serez contacté.

Afin d'uniformiser l'ensemble, et si vous soutenez les valeurs du mouvement national-socialiste, il vous faut simplement apposer la mention « LBS » sur votre œuvre.

Notre logo est disponible et nous vous le communiquerons sur demande.

Si notre travail vous plaît, faites-nous le savoir et diffusez-le tout autour de vous et bien sur un maximum sur Internet.

Georg Schroeder

« Quand un gouvernement conduit un peuple à sa ruine par tous les moyens, la rébellion de chaque membre de ce peuple devient non pas un droit, mais un devoir ».

Adolf Hitler



Que se passera-t-il lorsque le mythe de la Shoah s'écroulera comme un simple château de cartes ? M.Wilson, un américain moyen va déclencher sans le savoir un mécanisme implacable qui va l'amener au-devant de tous les dangers.

Ce livre aux chapitres courts et faciles à lire est écrit comme un feuilleton d'une série américaine. Il se veut faire partie d'une nouvelle littérature nationaliste en devenir. Vous trouverez parfois dans le texte des faits réels comme une sorte de clin d'oeil au lecteur, mais aussi des trouvailles comme les erreurs officielles commises par la CIA pour se justifier ...

Bien entendu et hélas, ce texte est une totale fiction.

ISBN 978-0-244-98198-3



9 780244 981983

90000

